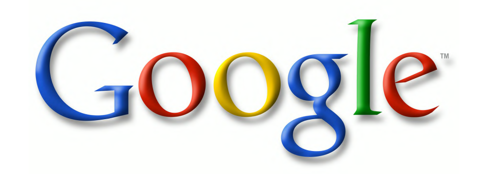


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

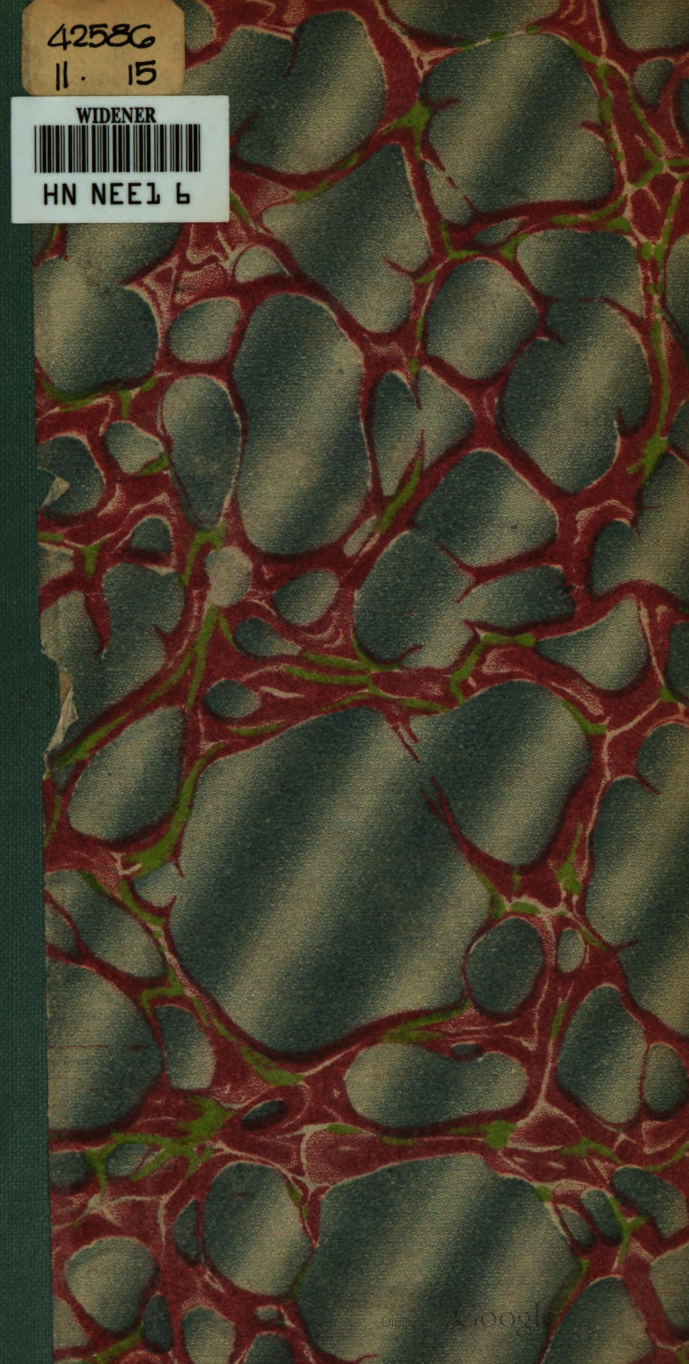
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Assollant - Récits de la Vieille France - 1893


42586
11. 15
WIDENER
HN NEE1 6
Digitized by Google

42586, 11.15

Harvard College Library

FROM THE ESTATE OF

WILLIAM WATSON GOODWIN
(Class of 1851)

ELIOT PROFESSOR OF GREEK LITERATURE
1860–1912

RECEIVED DECEMBER 24, 1914

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Heath's Modern Language Series

RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

PAR

ALFRED ASSOLLANT

EDITED WITH NOTES

BY

E. B. WAUTON

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1893

Digitized by Google

42586.11.5
Harvard College Library
Dec. 24, 1914
From the Estate of
Prof. W. W. Goodwin
G

Digitized by Google

RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE.

IÉNA.

Ceci est l'histoire du vieux François Bûchamor, un de mes plus anciens amis, racontée par lui-même.

Il ne l'écrivit pas, ne sachant ni lire ni écrire (c'était son regret de tous les jours), mais il me l'a dite si souvent par bribes et morceaux, que je puis la refaire aujourd'hui comme si j'écrivais sous sa dictée.

C'était un homme grand, large d'épaules, un peu courbé par la fatigue et le travail, mais solide encore malgré ses soixante-quinze ans.

Tous les soirs, en hiver, ses petits-enfants, rangés autour de lui, lui demandaient quelque histoire. Il avait vu tant de combats, souffert tant de fatigues, traversé tant de pays, connu tant d'hommes de toute race et de toute nation!

Lui, gravement assis sur la caisse au sel, au coin de la vaste cheminée, son large bonnet de laine sur la tête, son chien à ses pieds, son bâton entre les jambes, regardait longtemps le feu en silence, songeant sans doute aux batailles et aux amis d'autrefois, et peut-être à la vie future dans laquelle il espérait rejoindre ceux qu'il avait aimés.

Puis, relevant la tête:

"Vous le voulez?" disait-il.

Digitized by Google

Tout le monde criait :

"Oui, grand-père, nous le voulons."

Et alors il se faisait un tel silence parmi les femmes et les jeunes filles qui teillaient le chanvre, et parmi les jeunes garçons qui se cachaient derrière la huche, sous la table ou sous les bancs, de peur d'être envoyés au lit, qu'on aurait entendu voler une mouche à trois cents pieds en l'air.

Lui, souriant, disait . . .

Mais lisez ce livre, vous croirez l'entendre.

I.

Je vous ai raconté deux de mes plus belles batailles du temps de la République, Valmy et Zurich. J'ai dit tout ce que je savais, mais je n'ai pas tout dit. Qu'est-ce qu'un soldat peut voir dans son coin, au milieu du bruit et de la fumée? Quand on passe un pont au pas de charge sous le feu de l'ennemi, sait-on seulement sur qui l'on tire? A peine a-t-on le temps de regarder celui qu'on perce de sa baïonnette! Tenez, à Leipsick, je me suis battu deux jours, j'ai vu un tiers de mon régiment tomber sous les obus, les boulets ou la mitraille; j'ai fait le métier de tirailleur pendant tout ce temps, tantôt sur le bord d'un ruisseau, tantôt dans un petit bois; j'ai reçu un coup de sabre de cuirassier sur la tête, j'ai paré à moitié avec mon fusil, j'ai abattu l'homme d'une balle à bout portant: eh bien! avec tout cela je ne sais pas encore s'il était Prussien, Autrichien

Digitized by Google

ou Russe, ni comment s'appelait le bois ou le village au bord duquel je l'ai tué.

Ça, voyez vous, c'est l'affaire des généraux. Le soldat, lui, n'a besoin que d'être solide au poste, ou d'aller en avant quand il en reçoit l'ordre.

Au fond, d'ailleurs, pour un grenadier comme j'étais alors, presque toutes les batailles se ressemblent le premier jour. Il n'y a de différence que le lendemain, c'est là que l'on reconnaît le vainqueur, et que l'autre jette sur le grand chemin ses sacs, ses canons, ses fusils et le reste pour se sauver plus vite. Mais ordinairement, à la fin de la bataille, chacun a son compte et voudrait aller se coucher.

Je n'ai vu qu'une seule fois l'affaire tout à fait décidée avant la nuit. C'est à Iéna. Mais ce jour là les Prussiens nous montrèrent qu'ils n'avaient pas la goutte aux pieds. Devant nos baïonnettes, leurs fantassins galopaient comme des cavaliers, et leurs cavaliers filaient comme le vent dans la plaine.

Ici les enfants interrompirent François Bûchamor.

"Eh bien, grand-père, dis-nous la bataille d'Iéna, et comment tu as rossé les Prussiens. Dis-nous aussi si l'oncle Jean y était."

Le vieillard poussa un profond soupir et répondit :

"Il y était ; et je vais vous raconter ce que nous avons fait tous les deux ce jour-là, moi dans mon coin obscur, lui à la tête de sa division, et ce que Napoléon disait de lui le lendemain. Vous verrez quel homme c'était que votre oncle Jean Bûchamor, commandant la 2[e] division du 6[e] corps de la grande armée !"

Digitized by Google

II.

HISTOIRE DU SERGENT SABRIGNAC, DE BORDEAUX, ET DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, D'AJACCIO.

Mais d'abord il faut que vous sachiez ce qui s'était passé chez nous entre la bataille de Zurich et la bataille d'Iéna, c'est-à-dire pendant sept ans.

Moi, j'étais simple soldat, grenadier comme devant, de la 1re du 26e. Parmi mes camarades, les uns avançaient, d'autres mouraient à l'hôpital, d'autres se faisaient tuer comme des braves.

Moi, je restais presque seul avec Marien Combredeix et deux ou trois autres que vous n'avez pas connus, et dans la peau desquels le froid, le chaud, la pluie, le vent. la grêle, le soleil, le typhus, les balles, l'hôpital et la misère ne faisaient pas plus de trous que dans la mienne.

Car c'est une chose à noter, et que tous les vieux soldats vous diront comme moi, qu'à la guerre, excepté les boulets et les balles, que rien ne peut parer, on ne meurt que quand on veut bien. Les maladies n'y font rien. C'est la volonté qui fait tout. J'ai vu dans la retraite de Moscou, où tout le monde crevait de froid et de faim, un petit criquet de rien du tout, un petit sergent tout ratatiné qui n'avait qu'un souffle et la peau sur les os (on aurait lu le journal au travers) : eh bien ! ce petit criquet, qui ne mangeait ni ne buvait, ni ne se réchauffait plus que les autres, et souvent même beaucoup moins,

Digitized by Google

il nous faisait honte à tous. Pendant la grande débâcle il avait l'air aussi tranquille, aussi ferme, aussi sûr de rentrer en France que s'il en avait eu la parole du Père Éternel. Il se rasait de frais tous les jours, comme s'il avait dû, chaque matin, demander une demoiselle en mariage; il s'approchait du feu, faisait dégeler un morceau de glace dans sa savonnette et se faisait la barbe devant tout le monde avec un morceau de savon parfumé qu'il avait pris dans le palais d'un boyard de Moscou.

Un matin, la veille de la Bérézina, pendant que tout le monde crevait de froid, de misère et de faim, Napoléon passe au bivouac, voit l'autre qui tenait son nez avec deux doigts de la main gauche et son rasoir de la main droite, et qui, sans s'inquiéter de personne, se râclait le dessus de la lèvre. Il s'arrête et lui dit:

"Que faites-vous là, sergent?"

L'autre se retourne, le reconnaît, fait le salut militaire et lui dit:

"Comme vous voyez, mon empereur. Je me rase."

Il faisait un froid de loup, et le savon criait sous le rasoir comme de la neige durcie.

Napoléon lui dit encore:

"Tu n'as pas froid aux doigts, à ce qu'il paraît, camarade?"

"Ni aux yeux, mon empereur," lui rétorque l'autre. "Les Gascons de Bordeaux n'ont jamais froid nulle part, je m'en vante."

Napoléon voyant ça, lui dit:

"Je t'ai déjà vu quelque part. Où donc?"

Digitized by Google

"Je crois bien," dit le Gascon. "Trois fois. La première c'était au pont d'Arcole, avec Augereau. Nous avons passé tous trois ensemble, lui, moi et vous, mon empereur. Une autre fois, c'était en Égypte, aux Pyramides, où il faisait chaud comme dans la gueule du four; et la troisième fois à Essling, où vous m'avez rencontré sur le pont de la Lobau pendant qu'on me transportait dans l'île avec trois coups de sabre sur la tête. Ce jour-là vous m'avez donné la croix et une pension de 600 francs. On peut se reconnaître à moins."

Napoléon lui dit:

"Je te reconnais maintenant. Tu t'appelles Sabrignac."

"Comme vous dites, mon empereur. Tout à votre service."

"Et qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon brave?"

Le Gascon s'essuya la figure avec sa serviette et lui répliqua:

"Pour moi, mon empereur, rien du tout, excepté que nous restions toujours bons amis, vous et moi."

"Ça," dit Napoléon, "ça va sans dire. Mais pour ta famille?"

"Pour ma famille," dit l'autre en se grattant la tête, "c'est une autre affaire. Je n'ai rien à demander. Je n'ai plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Ah! si, attendez, j'ai un frère qui est curé de canton; ça lui ferait peut-être plaisir, et à moi aussi subséquemment, d'être curé d'arrondissement."

"C'est fait," dit Napoléon. "Berthier, prenez-en note."

Digitized by Google

Et, en effet, le frère fut fait curé de Châteauroux quand Napoléon revint en France, et plus tard le sergent Sabrignac, après Waterloo, ne sachant plus comment vivre, malgré sa croix, sa demi-solde et sa pension, est allé chez son frère le curé, dont il avait fait la fortune, et ils ont vécu tous deux très-heureux pendant plus de vingt ans, et le sergent est mort de gras-fondu.

Tout ça vous prouve trois choses, mes enfants. La première, c'est qu'il faut se faire la barbe (c'est-à-dire, bien entendu, ceux qui en ont). La seconde, c'est qu'il ne faut désespérer de rien, fût-on à cinq cents pieds au fond de la rivière. La troisième, c'est qu'un bienfait n'est jamais perdu et qu'il faut toujours penser à servir ses amis. C'est pour ça que Sabrignac, qui s'attendait à mourir de froid dans la neige, est mort de gras-fondu dans un lit de plume.

Mais je reviens à mon histoire et à celle de Jean.

III.

PÈRE, PÈRE, C'EST MOI.

PENDANT sept ans, de Zurich à Iéna, rien ne changea pour moi. Pour défendre la patrie je m'étais fait soldat de la République ; je continuai de l'être, sous l'empire, pour la gloire de Napoléon.

Je ne vous dirai pas que c'était la même chose. Non, certes, et quelquefois, au bivouac, quand on n'avait rien de mieux à faire que réfléchir, on en

Digitized by Google

sentait bien la différence. Mais le pli était pris. Ce n'était plus la même cause; c'était toujours le même drapeau.

D'ailleurs, comment faire? On n'avait pas le choix de rester au camp ou de retourner dans son village. Une loi faite du temps de la République quand nous étions en danger de voir chez nous les Autrichiens, les Russes, les Prussiens, les Anglais, les Allemands de toute espèce, retenait les soldats sous les drapeaux pour tout le temps de la guerre.

Ça, c'était sage et bien pensé; car, lorsque la patrie est en danger, il faut que tout le monde prenne les armes; mais quand Napoléon fut le maître, la guerre, malgré ses victoires, ne finissait jamais. A l'entendre, tous les pouilleux de la terre lui cherchaient querelle. Lui seul avait un bon caractère et faisait toujours des concessions; mais, pour une raison ou pour une autre, il était obligé continuellement de se battre avec Pierre, avec Paul, avec Jacques. C'est ce qui fait que moi qui vous parle, moi, François Bûchamor, tout simple grenadier que j'étais, j'ai voyagé sans payer sur toutes les grandes routes de l'Europe et que j'ai fait mon entrée au son des canons et des cloches dans toutes les capitales, comme Mgr l'évêque dans toutes les paroisses de son diocèse.

Une seule fois, cinq mois après la bataille d'Austerlitz, où j'avais attrapé, moyennant trois coups de baïonnette, la croix et une pension de deux cent cinquante francs que j'ai encore, on me donna un congé de trois mois. Ma mère venait de mourir; je demandai à mon colonel la permission d'aller

Digitized by Google

régler mes affaires au pays, comme si ma pauvre mère avait laissé une succession d'avoué.

Le colonel, qui était un vieux dur à cuire, me dit:

"Bûchamor, que vas-tu faire là-bas? Ta mère est enterrée; ton père et tes sœurs n'ont pas besoin de toi. Tu es trop vieux pour te marier. Reste ici. Le drapeau, maintenant, c'est notre clocher à nous."

Cependant, il me signa mon congé.

"Vois-tu," dit-il en me remettant mon papier, "on a beau dire que la paix est faite avec les Autrichiens, je suis sûr que la danse va recommencer avec les Prussiens ou n'importe avec qui; je sens ça comme les goutteux sentent la goutte quand le temps tourne à l'orage."

Il avait bon nez, le colonel. La danse recommença, comme il disait, cinq mois plus tard.

En attendant, je revins à Néoux. Mais comme cette rentrée était différente de l'autre! Je revenais seul, le sac sur le dos, plus triste qu'un bonnet de nuit. Personne ne m'attendait, pas même mon père, qui ne reçut que deux jours après mon arrivée la lettre que je lui avais fait écrire pour annoncer mon retour.

En venant par le chemin de la Chazotte, je ne rencontrai personne, excepté quatre ou cinq femmes ou jeunes filles qui labouraient ou qui gardaient les moutons dans les champs. C'était le soir, à la fin de mai.

J'allai droit à la maison. La porte était fermée. La vieille Caribou, notre voisine, qui filait sa quenouille, assise sur son banc, me regarda longtemps

Digitized by Google

sans me reconnaître. Enfin je lui dis mon nom en criant de toutes mes forces parce qu'elle était sourde.

Alors elle laissa tomber sa quenouille en criant à son tour :

"Ah ! mon pauvre garçon ! c'est donc toi ! On disait que tu avais été tué ! Ta pauvre mère t'a pleuré bien longtemps. Ta sœur Goton disait toujours que c'était faux, que tu reviendrais, mais elle est si entêtée que personne ne voulait la croire. Enfin, te voilà. C'est bien heureux."

"Et mon père, où est-il ?"

"Il est au pré d'Arfeuille avec sa pioche. En voilà encore un vieux qui . . ."

Je ne sais pas ce qu'elle allait dire de mon père, je posai mon sac devant la porte, et je courus vers le pré d'Arfeuille.

Il revenait, le vieux, la tête un peu courbée, la pioche sur l'épaule, droit encore et solide malgré les années. Ah ! la terre ne porte plus beaucoup d'hommes de cette espèce !

Il me vit de loin comme je le voyais moi-même, et chercha des yeux qui j'étais. Mais lorsque je courus à lui, le bonnet de police à la main et que je me jetai dans ses bras en criant :

"Père ! père ! c'est moi. Ne me reconnaissez-vous pas ?"

Il m'embrassa de toutes ses forces sans parler, tant il était content, et appela Goton qui venait derrière lui, et lui dit :

"C'est François, Goton. C'est François, notre François ! Ah ! nous t'avons attendu depuis bien longtemps !"

Digitized by Google

Et Goton m'embrassa à son tour et voulut me donner le bras jusqu'au village; elle chantait en marchant tant elle était fière de se promener avec moi.

Quand nous fûmes entrés dans la maison, elle courut partout pour annoncer mon retour.

Aussitôt, les petits enfants s'amassèrent de tous côtés, pour voir "un militaire;" puis, comme l'heure venait de rentrer à la maison et de ramener les vaches et les moutons à l'étable, les femmes et les filles arrivèrent, et la journée étant finie, s'accroupirent devant la porte, leurs écuelles à la main, mangeant la soupe et demandant à voir François Bûchamor.

Alors je commençai à répondre aux questions des uns et des autres, à raconter mes batailles, à donner des nouvelles des camarades. Vous jugez si cela dura longtemps. Depuis sept ans, aucun des anciens soldats n'était revenu de la guerre. Ensuite, je demandai ce qui était arrivé en mon absence.

IV.

COMMENT TOINET FUT FAIT CAPORAL.

ALORS ma sœur Goton prit la parole et dit:

"Par qui faut-il commencer? Par les filles, par les garçons, ou par les veuves remariées?"

Je sentis bien à ce dernier mot qu'elle avait quelque malice à dire et je pensai tout de suite à Catherine.

Digitized by Google

Goton reprit en riant :

"Ah! les veuves, ça se console, ça se remarie, ça engraisse, ça fait sa toilette, ça monte un cabaret, ça fait le commerce des vins, ça nourrit un gros bon-à-rien de mari qui passe la journée à boire avec ses pratiques, ça emprunte au tiers et au quart, ça paye des sept mille francs un remplaçant au lieu d'envoyer son Claude à la guerre ; enfin c'est quasi ruiné comme Catherine Pardouvy, aujourd'hui madame Claude."

"Goton," dit le père, "les affaires de Catherine ne te regardent pas, ce n'est pas toi qui payeras les dettes ou le remplaçant de son mari."

"C'est vrai," répliqua Goton, "mais ça fait enrager de voir des femmes de cette espèce se carrer à la messe et sur le devant de leur porte avec des pendants d'oreilles, des bracelets et des colliers, comme la reine sauvage qu'on montrait pour deux sous à la foire de Felletin. Et quand je pense que François a manqué de l'épouser . . ."

Je dis alors :

"Goton, je ne veux pas savoir ce que font les veuves. Dis-moi plutôt ce que font les filles."

"Qu'est-ce que tu veux qu'elles fassent? Tous les garçons sont à la guerre. Elles travaillent, elles dansent ensemble, ou bien elles s'ennuient, elles tricotent, elles vont à la messe, et elles attendent votre retour, car enfin c'est bien triste un village où on ne voit plus que des hommes de cinquante ou soixante ans. N'est-ce pas, Lisa ?"

Comme elle parlait, je vis arriver en courant une grande fille de quinze ans à peu près, mince comme

Digitized by Google

une anguille, mais faite dans la perfection, avec de jolis yeux noirs, vifs et doux, qui me regardait en riant d'un air content et embarrassé, comme si elle avait eu quelque chose à dire et qu'elle n'eût pas osé.

C'était la petite Lisa que j'avais vue sept ans auparavant. Goton lui dit:

"Viens t'asseoir à côté de moi, Lisa. Regarde ce beau grenadier. Le reconnais-tu?"

"Oh! oui," répondit Lisa en baissant les yeux; "c'est François Bûchamor, votre frère, dont vous m'avez parlé si souvent."

"Et toi, Lisa, est-ce que tu ne m'en parles jamais?"

"Oh! moi, tante Goton, c'est pour vous faire plaisir," dit Lisa en riant.

Et comme elle craignit sans doute de m'avoir fait de la peine, elle ajouta:

"D'ailleurs, c'est si intéressant l'histoire des batailles de François. Faites-lui donc raconter la dernière, tante Goton, celle d'Austerlitz, où Napoléon lui a donné la croix."

Je répliquai:

"Lisa, je te raconterai celle-là plus tard, celle-là et les autres. Mais si vous voulez des batailles, je vais vous dire la première de mon frère Toinet, celle où il fut fait caporal. C'est ça qui vous fera rire."

Alors tout le monde cria:

"C'est ça, François, raconte-nous l'histoire de Toinet."

Je dis: "Vous savez toutes comment Toinet est parti d'ici. . . ."

Digitized by Google

"Oui," interrompit Goton, comme un garçon qui court à la noce. "C'était en 1800; il y a six ans. Le père voulait le garder. Il disait: 'Tes deux frères sont là-bas; c'est assez pour le présent. Tu n'as que dix-huit ans. Attends du moins que tes vingt ans soient venus. As-tu peur qu'il n'en reste plus pour toi?' Mais Toinet ne rêvait que d'être général et d'avoir des épaulettes et un panache. Il fallut le laisser partir."

Je dis encore: "Voici maintenant son histoire. Un matin, il y a six ans à peu près, je vois venir au camp un grand garçon tout habillé de neuf, avec un fusil neuf, des souliers neufs, tout flambant comme la châsse de saint Barbeyre le jour de la fête de Moutier-Roseille. C'était mon Toinet qu'on nous avait envoyé du dépôt avec trois ou quatre cents autres conscrits."

En arrivant, on leur fait faire quelques manœuvres sous les yeux des anciens pour voir comment ils s'en tiraient. Ça n'allait pas trop mal. On crie: "Rompez les rangs!" Et Toinet s'avance vers nous en demandant le grenadier François Bûchamor, de la 3e du 26e.

Moi, entendant ça, je le fixe, car je ne l'avais pas encore regardé, et je lui dis:

"Comment! c'est toi, cadet!"

Il me saute au cou, et je lui demande des nouvelles du père, de la mère, des sœurs, des neveux, des oncles, des cousins, et généralement de tout le pays.

Lui me répond en buvant et mangeant avec courage (car je l'avais mené d'abord à la cantine), que

Digitized by Google

tout va bien généralement, et particulièrement pour tous et pour quiconque ; que le père est plus fort et mieux portant que jamais ; que la mère (ah ! pauvre mère ! pouvais-je penser que je ne la reverrais plus ?), que la mère nous envoie ses compliments, que ma sœur Goton (ici présente) nous envoie ses compliments, que ma sœur Marie nous envoie ses compliments, que mon beau-frère et les petits Morvoux et Brenoux, mes neveux, nous envoient leurs compliments, enfin que toute la famille désire que lui, Toinet, nous trouve, moi et Jean, dans le même état qu'il la quitte.

Ensuite il me demande où est le général.... Le général, c'était Jean. On n'en connaissait pas d'autre dans toute la commune de Néoux, et même, excepté Bonaparte qui s'était fait empereur de France et roi d'Italie, on croyait que Jean avait remporté toutes les victoires depuis quatorze ans ; et c'est vrai qu'il aurait pu les remporter s'il avait été le chef de toutes les armées, car il avait un coup d'œil, le gaillard ! et une manière de dire : En avant, marche ! qui enlevait tout le monde. Mais enfin, d'autres avaient passé avant lui, Hoche, Masséna, Brune, Moreau et une demi-douzaine dont j'ai oublié les noms ... ça me reviendra plus tard.

Pour lors, le général, comme disait Toinet, était à l'avant-garde, en face des Autrichiens, et prenait ses mesures, comme on l'a vu trois semaines plus tard, pour la bataille de Hohenlinden, où, grâce au ciel, les soldats de la Républipue française montrèrent ce qu'ils savaient faire.

Mais s'il fallait vous raconter toutes les batailles

Digitized by Google

que nous avons gagnées en ce temps-là, ce serait pour n'en jamais finir.

Je reviens à Toinet, qu'on m'avait, sur ma demande, donné pour camarade de lit.

"Je te charge de faire son éducation," me dit le capitaine.

Mais le bon garçon avait tant de dispositions, qu'à la fin de la semaine il en savait autant que son maître. Oui, autant pour le moins, et, par la suite, il en a su bien davantage, comme vous verrez tout à l'heure.

Pour lors, un matin, nous étions du côté d'Ulm en Bavière, dans un pays où le pain, la viande et la bière sont à si bon marché, qu'on les donne aux pauvres gens quasi pour rien.

C'était bien notre affaire, car les soldats de la République française ont toujours eu bon appétit, et, grâce aux fournisseurs, ne mangeaient pas souvent tout leur soûl.

Ce jour-là donc, soit par la faute des fournisseurs, soit parce qu'on avait marché trop vite à la poursuite de l'ennemi, les vivres avaient manqué, et, de gré ou de force, par bandes de trois ou quatre, il fallut se disperser dans la campagne et chercher le déjeuner.

Nous étions trois ensemble, Marien Combredeix, que vous connaissez, Toinet et moi, aussi affamés que des loups en hiver, et capables de tuer trente mille hommes pour se mettre un morceau de pain sous la dent.

Comme nous marchions à dix pas l'un de l'autre, le fusil chargé, le doigt sur la détente, car les

Digitized by Google

Kaiserlicks n'étaient qu'à cent pas de là, dans le village, et les arbres et les haies épaisses nous empêchaient de rien voir, voilà que Marien Combredeix, qui passait le premier, recule de trois pas, et sans parler, nous fait signe qu'il y a quelqu'un.

Toinet, pressé de bien faire, lui demande tout bas :

" Qu'est-ce qu'il y a, Marien ? "

L'autre lui répondit :

" Ils sont là sept, qui boivent et mangent, leurs fusils entre les jambes. Je les vois par la fenêtre ouverte."

" Eh bien," dit Toinet, " moi aussi je voudrais boire et manger. Allons, Marien."

Et sans attendre davantage il prend les devants.

Marien lève les épaules et me dit :

" Le petit va se faire tuer."

Moi, je lui réponds :

" Pas sans moi. Viens-tu, Marien ? "

Vous connaissez Marien. Il n'est jamais pressé d'avancer ; mais quand on a besoin de lui, il ne recule jamais. Nous suivons tous deux mon Toinet, qui s'en allait le dos courbé, caché derrière la haie comme un chasseur qui guette son gibier. Il nous fait signe de la main de nous poster vers la fenêtre. Puis, il ouvre tout à coup la porte en criant comme s'il avait eu trois bataillons derrière lui :

" Rendez-vous, ou vous êtes morts ! "

Les bons Kaiserlicks voient du même coup trois fusils qui les menacent,—celui de Toinet par la porte, celui de Marien et le mien par la fenêtre. Ils avaient un sergent avec eux ; le sergent perd

Digitized by Google

la tête. Il crie aux autres de se rendre de peur d'accident. Eux posent leurs fusils dans un coin, et par l'ordre de Toinet chargent sur leurs épaules une dizaine de jambons et une trentaine de cruchons de bière qu'il envoie chercher à la cave par la maîtresse de l'auberge. Puis il leur commande de sortir et de nous suivre au camp.

Et, ma foi! ils nous suivirent comme il l'avait commandé; car Marien Combredeix et moi nous les tenions en joue, et eux, une fois désarmés, ne savaient plus qu'obéir.

Marien me disait:

"Comme il va, le petit, comme il va!"

Tout à coup, au moment où nous revenions aux avant-postes avec notre butin et nos prisonniers, Toinet, voyant que nous n'avions plus besoin de lui, file et disparaît en me criant qu'il va revenir, qu'il a oublié quelque chose.

En même temps, il retourne à l'auberge, entre en faisant sonner la crosse de son fusil sur le plancher et dit à la bonne femme qui tremblait de tous ses membres:

"Du pain frais et du kirsch! mille tonnerres! ou je casse toute la vaisselle ici!"

La vieille, qui n'entendait pas le français, prend peur, croit qu'il veut la tuer et lui montre une grande armoire qui se trouvait dans la salle. Toinet croit que c'est la huche où l'on met le pain chez les Bavarois, car, dit-il, ces pauvres gens sont si bêtes! Il pose son fusil désarmé sur la table et tourne la clé dans la serrure.

Qu'est-ce que vous croyez qu'il y trouve? Du

Digitized by Google

pain? Du vin? Des nappes? Des draps? Des serviettes? Des liqueurs?

Rien de tout ça. Un grand diable de capitaine bavarois haut comme une tour, qui s'était caché dans l'armoire en l'entendant venir et le croyant suivi des camarades, mais qui, le voyant seul, lui tire deux coups de pistolet dans la figure, le manque et lui perce son chapeau de deux balles. Le chapeau en tomba par terre. Toinet, à son retour, me dit:

"Non, jamais je ne fus si étonné. Alors, voyant ça, de frayeur, je lui crie! 'Gredin, tu vas me le payer!' Et je l'embroche comme un poulet, d'un seul coup de baïonnette. Il n'a pas eu le temps de mettre le pied hors de l'armoire. Ah! c'est un fameux homme et bien nippé. Tiens, voici sa montre en or qui vaut au moins trois cents francs, et dix pièces d'or que j'ai trouvées dans sa bourse."

Voilà, mes amis, la première bataille et le premier butin de Toinet. Je ne compte pas le pain blanc et le kirsch dont il emporta deux miches et trois cruchons qu'il eut même la générosité de payer comme un seigneur avec une des pièces d'or du Bavarois: car, disait-il, on ne doit jamais vexer le pauvre monde, et quoique la vieille eût l'intention de me faire tirer un coup de pistolet dans la tête, cependant sans elle je n'aurais pas de kirsch à présent pour arroser mon déjeumer et celui de mes camarades.

Le lendemain, Toinet fut porté à l'ordre du jour et nommé caporal comme il le méritait. Au camp de

Digitized by Google

Boulogne, on l'a fait sergent; à Austerlitz, lieutenant; à présent, il est aide de camp de mon frère Jean. Si la guerre recommence, Toinet sera colonel dans cinq ou six ans, et ce sera bien fait; c'est un rude gaillard, je vous en réponds, et qui fait honneur à la famille. Jean vaut mieux, certainement; il a plus d'esprit que Toinet; on voit qu'à l'âge de Toinet il pensait à des choses auxquelles le pauvre Toinet ne pensera jamais; mais l'autre a bon pied, bon œil, et une terrible envie d'avancer. Il criait à Austerlitz comme un enragé: En avant! et vive l'empereur! Jean, lui, ne crie jamais: Vive l'empereur! ou vive n'importe qui! Aussi, depuis Zurich il n'avance plus. Après Hohenlinden, tout le monde croyait qu'il serait général de division. Son chef, Moreau, l'avait demandé pour lui, Napoléon l'a refusé. Mais Jean s'en moque.

Il dit qu'il n'a pas besoin des grâces ou des faveurs de personne et qu'il ne veut pas se faire tuer pour la gloire d'un Bonaparte, mais pour la patrie.

Quand j'eus fini l'histoire de Toinet, la petite Lisa s'approcha de moi, s'assit par terre à mes pieds, et me dit en appuyant ses mains sur mon genou:

"Mais vous, François Bûchamor, pourquoi n'êtes-vous pas général comme votre frère?"

"Parce qu'il ne sait ni lire ni écrire," répliqua mon père. "Et c'est ma faute, car j'aurais dû l'envoyer à l'école, quand même sa mère et moi nous n'aurions eu que du pain sec pour la vie entière.

Mais qui pouvait deviner la Révolution? Et cependant François vaut autant que ses deux frères Mais il n'avancera jamais."

"Eh bien!" dit Lisa en me regardant d'un air si doux et si caressant que j'en fus tout étonné, "n'allez plus à la guerre, François! Restez avec nous."

Alors j'expliquai qu'il fallait retourner au régiment jusqu'à ce qu'on voulût me donner mon congé définitif. Lisa répondit en soupirant:

"C'est bien malheureux, François, c'est bien malheureux!"

Puis le père Bûchamor se leva pour aller se coucher et tout le monde le suivit.

Comme je m'en allais avec les autres, Goton me retint par le bras et me dit:

"Frère, reste avec moi. Je veux te parler de la famille."

Je m'assis sur le banc à côté d'elle.

V.

AFFAIRES DE FAMILLE.

Vous avez presque tous connu votre tante Goton, qui est morte il y a sept ans, et qui voulut être enterrée à côté du père et de la mère. C'était une grande femme, maigre, forte, droite comme un pieu, qui avait été très-jolie dans sa jeunesse, mais que le travail, le soleil et la pluie avaient durcie et brunie comme un bâton de houx.

Digitized by Google

Au temps dont je vous parle, elle était belle encore, mais presque comme un homme, car depuis que mon père avait vieilli et que mes frères et moi nous étions sortis de la maison, elle y tenait la place d'un homme. Elle labourait, elle fumait les terres; elle ensemençait, elle portait le beurre et le fromage à la ville, avec les pommes de terre, les poires, les pommes, les prunes. Excepté les bestiaux et le blé, que mon père s'était réservés pour les jours de foire, elle vendait ou achetait tout le reste, et c'est elle qui serrait l'argent.

Le vieux disait en riant:

"Goton me vaut mieux que deux hommes. Elle travaille autant, elle mange moins; elle est plus économe et elle ne boit que de l'eau."

Son seul défaut, qu'elle a gardé toute sa vie, était de donner des conseils à tout le monde, et de regarder comme de méchantes gens tous ceux qui n'obéissaient pas. Mais qui est-ce qui n'a pas de défauts?

Au reste, vous allez voir tout à l'heure Goton tout entière.

Quand nous fûmes seuls, elle me dit:

"François, vas-tu rester longtemps ici?"

Je répondis en riant:

"Est-ce que vous êtes déjà fatigués de me voir? J'ai un congé de six semaines."

Elle reprit:

"Frère, ce n'est pas six semaines qu'il faut rester ici, c'est toute la vie. Notre mère est morte. Le père n'en dit rien, mais depuis cette mort il ne parle presque plus. Il prend le matin sa bêche, sa

Digitized by Google

pioche ou son râteau, il coupe un morceau de pain, il ouvre la porte aussitôt qu'il fait jour et ne rentre plus qu'à la nuit. Je vois bien son chagrin. Il comptait sur toi et sur Jean, ou du moins sur Toinet. Il ne voit plus personne."

"Et toi?"

"Oh! moi, c'est autre chose. Ce que veut le vieux, c'est d'avoir des enfants pour remplir la maison, pour rire, pour crier, pour tenir votre place à vous trois; et moi, je ne me marierai jamais. Depuis le jour où le pauvre Dumonteil fut tué à Valmy, j'ai fait vœu de rester fille."

"Et notre sœur Marie? N'a-t-elle pas un mari et des enfants?"

"Oh! Marie, c'est autre chose. Quand elle vient de Meymange ici, le dimanche, on dirait qu'elle regarde partout dans la maison comme si elle voulait tout emporter. Son mari va voir les vaches à l'étable, il compte les gerbes dans la grange, il tâte les moutons pour savoir s'ils sont gras, il les soulève pour savoir combien ils pèsent. Il y a deux mois, un dimanche, il dit chez Tial, après dîner: 'Le vieux n'en a pas pour longtemps. Quand il sera mort, on fera les partages, moi, d'abord, je veux avoir le pré d'Arfeuille.'"

Alors Pierre Chambrun, qui buvait avec lui, répliqua:

"Marchand, le pré d'Arfeuille te passera devant le nez. Le vieux a dit vingt fois qu'il l'avait acheté pour Jean et pour François, parce qu'il n'était pas juste que ceux qui risquaient tous les jours de se faire tuer pour la patrie ne fussent pas

Digitized by Google

mieux récompensés que ceux qui restent au coin du feu, les pieds bien chauds, ou qui vont courir les foires.

Marchand, furieux, reprit :

" Eh bien, on plaidera. Quand je devrais manger dix mille francs, j'aurai le pré d'Arfeuille ! "

Chambrun lui dit :

" Prends garde à Goton. Elle t'en empêchera bien."

Alors Marchand cria si fort que la moitié du village pouvait l'entendre :

" Si cette gueuse s'en mêle, je lui tordrai le cou comme à un poulet. C'est bien assez qu'elle prenne tout l'argent du vieux et qu'elle le serre dans son coffre."

Le père, qui passait sous la fenêtre pendant que Marchand criait, lui a dit :

" Marchand, je ne ferai rien que de juste. Je t'ai donné la dot de ta femme. Si tu veux plaider, tu plaideras contre Goton et contre tes beaux-frères, ça te regarde. C'est la bêtise des gens comme toi qui engraisse les gens de loi. Mais quant à tordre le cou de Goton, c'est autre chose. Ça me regarde, ça ; et, tout vieux que je suis, je te ferai passer par la fenêtre si ça devient nécessaire. Entends-tu, mauvais chien d'ivrogne ? "

Marchand baissa le nez sur son verre et ne dit plus rien ; et depuis ce temps, Marie et lui et les enfants n'ont plus remis les pieds chez nous. Voilà, François, pourquoi je veux que tu restes avec nous. C'est toi maintenant qui seras le chef de la famille.

Je lui dis :

Digitized by Google

"Écoute, Goton, tu es une bonne fille et je te remercie de t'occuper de nos intérêts comme tu fais; mais il faut que je retourne au régiment."

Elle me prit par la main, alluma la lampe, ferma la porte avec soin, ouvrit l'armoire, ôta deux paires de draps qui couvraient une petite caisse, leva le couvercle et me montra des piles d'écus, de pièces de vingt sous et de quarante sous.

Je lui demandai:

"Goton, où as-tu pris tout cet argent?"

"C'est ma dot. Six mille francs. Le père me l'a donnée le jour du mariage de Marie avec Marchand. Il me dit: 'Si tu veux te marier, voici de quoi trouver un mari, quoique les maris qu'on achète pour de l'argent ne vaillent pas le prix qu'ils coûtent. Si tu veux rester fille, voici de quoi ne dépendre de personne quand nous serons morts, ta mère et moi.' Je n'ai pas touché à cet argent, François. Je n'y toucherai jamais pour moi. Je n'en ai pas besoin. Jean n'en a pas besoin non plus. Il est général, il gagne des cent et des mille; il a une femme riche; il m'a envoyé des robes et des bijoux dont je ne me sers jamais. Toinet aussi est officier; il fera fortune. L'empereur lui donnera de l'argent; je ne m'en inquiète pas. D'ailleurs tous deux resteront à l'armée; ils ne reviendront plus à Néoux. Mais toi, François, qui es simple soldat, il faut que tu restes avec nous. Et si l'on ne veut pas te donner ton congé, prends mes six mille francs et achète un remplaçant."

Goton l'aurait fait comme elle le disait. Je lui répondis en l'embrassant:

Digitized by Google

"Garde ton argent. J'aurais honte de le prendre. Et d'ailleurs, si Marchand est un mauvais homme et un ivrogne, n'as-tu pas tes deux neveux Morvoux et Brenoux, et leurs trois sœurs, et Marie, leur mère?"

Goton me dit:

"J'aime bien Morvoux et Brenoux, qui sont de bons petits garçons; mais c'est des Marchand, ça, et non pas des Bûchamor. Marie-toi, François. Ça fera plaisir au père. Il me disait hier encore: 'Ma pauvre Marianne est morte. Mes trois fils ne reviendront plus et ne m'ont pas laissé d'enfants pour tenir leur place et porter leur nom dans la commune. Je voudrais être au cimetière.'"

Goton me parla encore pendant une partie de la nuit, mais sans me persuader.

Enfin, je lui demandai en riant:

"Avec qui veux-tu me marier? Tu sais bien que le mariage ne me réussit pas."

Elle répondit:

"Je chercherai. Les filles à marier ne manquent pas ici. Nous n'en avons que trop. Mais je veux t'en choisir une de ma main, une qui soit belle, qui soit bonne, qui sache travailler, qui ne soit pas dépensière, qui ait de l'argent et des parents honnêtes, et en même temps qui soit fière d'entrer dans la famille de son mari. Ah! si Lisa avait cinq ans de plus! Et si elle avait une dot!"

Je lui dis en riant:

"Qui? Lisa? La petite Lisa? Celle que j'ai vue ce soir? Qu'est-ce qu'elle fait à la maison?"

Goton me répondit d'un air sérieux:

Digitized by Google

"Oui, la même Lisa, la petite-fille de Martial Bûchamor, notre grand'oncle, et la fille de Madeleine, ma meilleure amie, qui est morte un an après sa naissance. Son père, qui était maçon à Paris, l'avait donnée d'abord à sa cousine Catherine, la belle Catherine Pardouvy, pour l'élever et en prendre soin ; mais Catherine s'en occupait si peu que je l'ai prise avec moi pour ne pas laisser une Bûchamor servir des ivrognes dans un cabaret les jours de fête, et entendre souvent des propos qui feraient rougir une jeunesse honnête. Son père l'a trouvé bon, et quand il mourut, il y a trois ans, il me laissa le soin de l'élever. Elle reste avec moi dans la maison. Elle est comme ma fille. Elle est douce, obéissante, travailleuse, toujours prête à bien faire, et elle rit toute la journée. Le pére ne peut plus se passer d'elle. Il dit qu'elle éclaire la maison. Elle a pourtant bien des défauts, mais il l'aime tant qu'il ne s'en aperçoit pas."

Alors je dis à Goton :

"Voyons les défauts de Lisa ; car, puisque je vais rester ici six semaines avec elle, il faut bien que je la connaisse d'avance."

"Ses défauts !" reprit Goton, "elle en a plus qu'on ne trouverait de jours dans le mois. Mais à quoi te servirait de les connaître? C'est moi qui l'ai élevée, ce n'est pas à moi d'en dire du mal. Va dormir. Je vais la rejoindre là-haut. C'est notre chambre à toutes deux, et je suis sûre qu'elle dort déjà depuis plus de deux heures."

Digitized by Google

VI.

LE PREMIER DUEL DE TOINET.

Le lendemain toute la famille et les amis se trouvèrent réunis, car mon père avait fait savoir dans toute la commune que son fils aîné, François Bûchamor, grenadier de la 3ᵉ du 2ᵉ du 26ᵉ de ligne, chevalier de la Légion d'honneur, vainqueur de Zurich, d'Hohenlinden et d'Austerlitz, frère du célèbre général Jean Bûchamor et du lieutenant Toinet, invitait tous ses parents, amis et connaissances à venir dîner et souper avec lui dans la maison du vieux Bûchamor.

Naturellement, tout le monde vint,—les uns pour faire honneur et plaisir à mon père que tout le monde respectait, les autres pour dîner à l'aise et sans payer.—Mais le vieux n'y regardait pas de si près, et Goton même, qui n'aurait pas dépensé un sou ni acheté une épingle sans nécessité, fit ce jour-là, pour l'honneur et la gloire de la famille Bûchamor, plus de dépense qu'elle n'en avait fait dans toutes les fêtes qu'on avait données depuis dix ans.

On voyait sur la table cinq pâtés de viande, trois quartiers de veau rôti, un mouton cuit à la braisière, six oisons gras et sept pâtés de pommes. Enfin tout le monde s'en alla content et le ventre plein.

Vous jugez bien que le vin n'avait pas manqué.

Digitized by Google

Mon père en envoya chercher une barrique de 220 litres qui venait en droite ligne de Montluçon (à ce que dit le marchand) et qui coûtait plus de cinquante francs. Le soir, après souper, quand tout le monde fut parti, Goton voulut savoir ce qui restait : elle trouva vingt-deux litres et un quart.

Enfin, toute la famille fut satisfaite, comme je vous l'ai dit, même mon beau-frère, Marchand, qui ne voulut pas rester brouillé avec Goton, et qui vint avec ma sœur Marie, ses trois filles et ses deux fils jumeaux, Pierret et José, ceux que M. le maire appelait, quand ils étaient petits, Morvoux et Brenoux, mais qui déjà grandissaient et promettaient d'être des hommes.

Goton, sur ma demande, les reçut assez bien, surtout Pierret et José, qui étaient vraiment deux bons petits garçons, blonds, frisés, gras, mal peignés, un peu honteux, qui se cachaient derrière les jupons de leur mère et qui osaient à peine me regarder.

A la fin du dîner, je les appelai tous deux, et pour rire, je dis de ma plus grosse voix :

"Toi, morveux, comment t'appelles-tu?"

"Pierret."

En même temps il baissait les yeux comme s'il avait eu peur. Je demandai alors à l'autre:

"Et toi?"

"José."

"Eh bien, Pierret, veux-tu venir à la guerre?"

Il secoua la tête pour faire voir qu'il ne voulait pas.

"Et toi, José?"

"Ni moi non plus."

Digitized by Google

"Pourquoi ne veux-tu pas, José?"

"Parce qu'on tue tout le monde. Je ne veux pas être tué."

En effet, sous le grand Napoléon, avant Iéna, l'on commençait déjà à dire que personne ne revenait de la guerre; et c'était vrai, il gardait tous les vieux soldats sous les drapeaux; mais on le dit bien plus encore pendant la guerre d'Espagne et après la retraite de Russie. C'est là que les soldats français tombaient comme des mouches, n'ayant plus ni pain à manger, ni feu pour se chauffer. . . . Dès Austerlitz la conscription enlevait déjà tout le monde.

On n'avait pas crié sous la République parce qu'on savait pourquoi on allait se battre. En ce temps-là, c'était pour défendre la patrie. Mais on cria quand on vit que Napoléon prenait tous les jeunes gens et les faisait tuer pour donner des royaumes à ses frères, à ses beaux-frères, à ses cousins, et pour faire ducs, altesses et monseigneurs des camarades de lit, que nous avions vus sergents, caporaux et simples fusiliers.

Ce que José disait, c'est ce qu'il entendait dire partout.

Cependant sa réponse ne me fit pas plaisir, et Goton me souffla tout bas:

"Ce n'est pas un Bûchamor, ce petit, c'est un Marchand!"

Moi, pour rassurer les enfants et les faire rire, je leur dis: "Est-ce qu'on est tué à la guerre quand on est Français? Est-ce qu'on m'a tué, depuis quatorze ans que je tue les autres? Est-ce qu'on a

Digitized by Google

tué mon frère Jean, le général? Est-ce qu'on a tué Toinet?"

"Mais," dit ma sœur Marie, "Toinet a bien manqué de se faire estropier. On a écrit qu'il avait eu trois balles pour lui tout seul à la bataille d'Austerlitz."

"C'est vrai. Il a reçu trois balles, mais qui n'ont pas fait plus de mal que des dragées. Ils ne s'en portait que mieux le lendemain. Et qui est-ce qui n'a pas trois balles à montrer? Je connais un Lorrain, le maréchal Oudinot, dont la peau est percée de plus de trous qu'une écumoire. Ca ne l'empêche pas de monter à cheval comme un saint George. Ah! si Toinet voulait compter toutes les balles que les mauvais gueux d'Allemands lui ont tirées de tous les côtés, il n'aurait jamais fini. Tenez, deux mois après son arrivée au régiment, il en avait déjà deux dans le corps,—une autrichienne, qu'il avait reçue en bataille, et une française, qu'il avait reçue en duel."

"Comment!" s'écria Marie, "Toinet s'est battu en duel!"

"Certainement, il s'est battu. D'abord Toinet se bat toujours, tantôt avec les amis, tantôt avec les ennemis. Mais cette fois, c'était avec les amis, du moins si ça peut s'appeler des amis. Au reste, vous allez en juger."

Il faut vous dire que la paix était faite, ou à peu près, avec les Autrichiens, depuis trois semaines. On ne nous disputait plus rien, on nous laissait mettre garnison partout, en attendant que les gens de plume eussent posé leur paraphe au bas du traité.

Digitized by Google

Eux, pour se faire valoir et se faire payer plus cher, se chamaillaient comme des avocats à l'audience. Au fond, tout le monde était d'accord.

Moi, pour ma part, j'étais à Ratisbonne avec Toinet, alors caporal, le reste du régiment et un escadron de lanciers.

Le pays était bon, la bière était fraîche, les gens ne nous faisaient pas mauvaise mine. (Vous connaissez les Allemands : quand on est le plus fort, ils vous baisent les pieds.) Ceux-là donc s'offraient pour cirer nos bottes, à commencer par les bourgmestres et les seigneurs. Les femmes et les enfants suivaient notre musique et nos tambours avec plus de soin que la procession. Pour ça, je les blâme; mais c'est une affaire entre eux et le bon Dieu.

Un soir, nous étions cinq ou six dans un cabaret du pays qu'ils appellent taverne, et nous avions bu un peu plus que d'habitude. Il y avait là Toinet et quatre ou cinq lanciers des environs de Cologne, de ces Allemands qui se battent tantôt contre nous, tantôt pour nous, quand on est le plus fort et qu'on les paye. Ceux-là, pendant les pemières guerres de la République, servaient dans l'armée prussienne. Quand on les eut bien rossés, ils demandèrent l'honneur d'être Français, qu'on leur accorda, comme de juste, car le Français ouvre ses bras à tout le monde, étant bon enfant de naissance et généreux par vocation : ça, c'est connu de tout l'univers.

Un de ces Prussiens, donc, car on peut bien leur donner ce nom, quoiqu'ils fussent alors dans nos rangs, était assis dans le cabaret avec trois ou quatre de sa race qui ne valaient pas mieux que

Digitized by Google

lui. Il buvait comme un trou, frappait sur la table avec la poignée de son sabre, faisait peur aux gens de la maison, et finalement, quand il fallut partir, refusa de payer, aussi bien que ses camarades, criant que dans l'armée française on ne payait jamais.

J'étais assis à une table avec Toinet et je ne disais rien, mais déjà la moutarde me montait au nez, car j'avais honte qu'on pût me confondre avec une pareille canaille; mais voilà que Toinet se lève, tire de sa poche une pièce d'or (de celles qui lui venaient de la bourse du capitaine bavarois qu'il avait tué cinq semaines auparavant), appelle la petite servante qui réglait les comptes et lui dit en la lui mettant dans la main :

" Tiens, petite, paye ta maîtresse et garde la monnaie pour toi. Dans l'armée française, il n'y a que les gueux qui ne payent pas leur écot."

L'autre qui ouvrait la porte et qui allait sortir avec les autres lanciers se retourna furieux, revint vers Toinet en lui montrant le poing, et lui cria :

" Est-ce pour moi que tu parles, mauvais tourlourou ? Les gueux sont dans la peau des Auvergnats de ton espèce."

Moi, vous savez, que je suis né bon enfant, et quant à être Auvergnat, il n'y a pas d'offense, Dieu merci. Au contraire ! Pour cogner, travailler et faire tout ce qui est du métier d'homme on ne trouverait pas mieux qu'en Auvergne ; mais quand je vis que ce Colognot nous appelait Auvergnats, quoique nous fussions, Toinet et moi, de la commune de Néoux, comme on peut le voir sur le

Digitized by Google

registre de la paroisse, et qu'il disait qu'il y a des gueux dans la peau des Auvergnats, je me levai pour lui appliquer ma main sur la figure, et, ma foi ! j'aurais bien abattu quatre ou cinq dents pour le moins, car j'avais la main lourde et j'y allais de bon cœur; mais Toinet, toujours pressé, prit les devants et lui donna, en un temps et deux mouvements, du creux de la main et du revers, une belle paire de soufflets dont le Prussien demeura d'abord comme étourdi.

Voyant ça et que les camarades dégainaient, je pensai : L'affaire tournera mal. Nous sommes deux contre cinq. Nous n'avons que des briquets. Eux ont de grands sabres de cavalerie. Il faut faire retraite.

Je prends une chaise et je crie à Toinet d'en faire autant, pendant que les autres cherchaient à nous percer avec leurs lattes, nous tapons au hasard, dans le tas, nous cassons les verres, les assiettes, les bouteilles. Un des lanciers reçut dans la figure un reste d'omelette qui coulait avec son sang sur sa moustache. Un autre eut le bras cassé et fut forcé de lâcher son sabre. Toinet se démenait comme un diable dans un bénitier, et faisait le moulinet avec sa chaise.

Les gens de l'auberge criaient au secours, par la fenêtre du premier étage, mais personne n'osait venir nous séparer. Au fond, les gens de Ratisbonne étaient peut-être bien contents de voir les soldats français s'entre-tuer, et je ne les blâme pas, car la garnison leur coûtait cher.

Tout ce tapage durait depuis un quart d'heure,

Digitized by Google

et je me fatiguais a force de taper. Toinet, à force de crier, avait perdu la parole. Il ne lui restait plus dans la main qu'un barreau de chaise; il avait reçu deux ou trois coups de pointe dans ses habits; il était couvert de sueur et rouge comme le cou d'un dindon; les yeux lui sortaient presque de la tête; enfin, nos affaires allaient mal, quand tout à coup la petite servante qui lui savait gré de sa pièce d'or, aperçut un fantassin du 26ᵉ de ligne qui venait lentement, les mains dans ses poches, et sans s'inquiéter de rien. Elle lui cria :

"Au secours! monsieur le soldat. Au secours! on égorge vos amis."

Par bonheur, le fantassin était un Alsacien de Strasbourg, un bon garçon, appelé Reiber, que je vois encore. Reiber entend qu'on se bat, il entre par la fenêtre pour prendre sa part de la fête.

Toinet, qui le connaissait, lui crie :

"Ces gueux de Prussiens veulent nous assassiner!"

Il disait ça au hasard, car les lanciers, quoique Allemands de Cologne, servaient dans l'armée française; mais son mot fit plus d'effet qu'une parole d'Évangile. Reiber, comme tout bon Alsacien, ne demandait qu'à rosser les Allemands. Il ramasse le sabre que l'autre avait laissé tomber, et pique à son tour le plus avancé. Toinet, qui perdait la respiration, se remet à l'ouvrage comme s'il n'avait rien fait. Moi, je soulève la table et je la jette dans les jambes des Colognots. Voyant ça, ils ouvrent la porte et ils filent.

Le lendemain, le brigadier qui avait reçu deux

Digitized by Google

soufflets vint chercher Toinet avec une paire de pistolets pour réparer son affront. On les conduisit tous deux dans le fossé. Le lancier eut une balle dans la cuisse, et Toinet une autre balle dans le mollet. Ça les empêcha tous deux de danser pendant quinze jours.

Vous voyez donc bien, mes enfants, qu'on ne se tue pas chaque fois qu'on va se battre, comme on ne part pas toutes les fois qu'on emballe.

Voilà l'histoire du premier duel de Toinet telle que je l'ai racontée ce jour-là, et qui fit grand plaisir à tous les assistants.

Six semaines plus tard je partis. Mon père et Goton me conduisirent à plus d'une lieue d'ici, du côté de Clermont. Le père était bien triste.

"J'avais trois fils et je suis seul," dit-il. "Quand tu reviendras, car tu reviendras, François, je le sens, et tu recommenceras la famille, je serai, moi, depuis longtemps sous la terre."

Je sentis qu'il se détournait de peur que je ne le visse pleurer, et je l'embrassai en silence. Pauvre père ! je ne devais plus le revoir ! Il mourut trois semaines avant la bataille d'Eylau, comme je vous l'ai dit. J'étais alors en Pologne.

Quant à Goton, elle m'embrassa aussi, mais sans pleurer, et me dit tous bas :

"François, si jamais tu changes d'avis, mes six mille francs sont là dans l'armoire. Et quinze jours après je veux te donner une femme de ma main."

Je répondis :

"Goton, nous sommes trop vieux pour nous

Digitized by Google

marier, toi et moi. Garde ton argent pour tes neveux, ou plutôt pour ta petite Lisa qui n'en a pourtant pas besoin, car elle est assez bonne et assez jolie pour trouver un mari qui n'ait pas besoin de sa dot."

"Ah!" dit Goton en soupirant, "si ce n'était pas une enfant, c'est celle-là que je voudrais voir à ton bras. Elle t'aime déjà presque autant que moi, et me parle de toi tous les jours. Mais c'est une enfant, il n'y faut pas penser."

VII.

LA VEILLE D'IÉNA.

Voici comment l'affaire commença.

C'était le 7 octobre 1806. Comme l'avait prédit mon colonel six mois auparavant, quand il signa mon congé, la guerre allait revenir. Cette fois, ce n'était plus avec les Autrichiens, mais avec les Prussiens.

De vous dire pourquoi, ce serait difficile. Quant à moi, je n'ai jamais pu le savoir. Je ne lisais pas les journaux. Je faisais des questions aux camarades qui n'en savaient pas plus long que moi. Je voyais seulement que tout le monde était en branle, que les voitures d'artillerie et les canons couvraient toutes les routes, que les officiers d'état-major galopaient de tous les côtés, que les Allemands causaient beaucoup entre eux et qu'on attendait d'un jour à l'autre l'arrivée de Napoléon.

Digitized by Google

Ça, c'était signe qu'il allait faire chaud. Quand il passait quelque part, on aurait dit que la pluie, le vent, le tonnerre et les éclairs y passaient avec lui. Il fauchait les hommes aussi vite que la grêle fauche un champ de blé.

Un soir donc, le 7 octobre, je m'en souviens encore, on se tenait, l'arme au pied, prêt à partir, sans savoir de quel côté (mais ça, c'était le cadet de nos soucis), lorsque tout à coup le capitaine fait former le cercle et nous lit un papier dont je ne me rappelle pas bien le commencement. C'était trop fort pour moi. Le fond, c'est que le roi de Prusse voulait nous insulter et nous faire sortir d'Allemagne. Du moins, c'est Napoléon qui le disait.

Pour sortir d'Allemagne, ça m'était bien égal, et même à parler franchement, ça m'aurait fait plaisir; mais pour être insulté, halte-là, François Bûchamor n'entendait pas de cette oreille-là. Quand Marien Combredeix lui-même, qui ne se mettait jamais en colère, apprit que les Prussiens voulaient "*arracher ses lauriers de son front*," il s'écria en montrant le poing:

"Qu'ils y viennent donc! qu'ils y viennent un peu, pour voir! Je leur promets une bonne tripotée, M'arracher de mon front mes lauriers ou n'importe quoi! Je les en défie."

Mais ce qui fit le plus bel effet, c'est quand le capitaine, renforçant sa voix de commandement! nous lut ce que vous allez voir.

En même temps François Bûchamor prit dans son tiroir un morceau de journal à demi déchiré

Digitized by Google

et qui sentait la vieille pipe culottée. Il me le donna en disant :

" Tiens, lis-nous ça. Tu vas voir comment Napoléon nous parlait la veille des batailles :

. . . Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcades de triomphe. Aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des aigles prussiennes ! Malheur donc à ceux qui nous provoquent ! Que les Prussiens éprouvent le même sort qu'ils éprouvaient il y a quatorze ans ! Qu'ils apprennent que s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié est plus terrible que les tempêtes de l'Océan !

Quand le capitaine eut fini sa lecture, nous criâmes tous, et moi le premier : 'Vive l'Empereur !' Je dis a Marien Combredeix :

" Il a raison ! Si ces brigands n'étaient pas venus avec le roi de Prusse en Champagne, il y a quatorze ans, nous n'irions pas chez eux aujourd'hui."

Marien me répondit :

" François, tu as raison."

Il avait ça de précieux, Marien, qu'il me donnait toujours raison.

Le lendemain matin, nous passâmes la frontière. Mon capitaine s'appelait Thomas ; mon chef de

Digitized by Google

bataillon, Mathieu; mon colonel, Brossepoil; mon général de brigade, Jean Bûchamor, votre oncle; mon général de division, Gazan; mon maréchal, Lannes, duc de Montebello; et mon empereur, qui menait tous les autres, Napoléon. Vous jugez si les Prussiens allaient être à l'aise.

On marcha d'abord sans se presser. On s'attendait les uns les autres. Le maréchal Lannes attendait Augereau, qui attendait Ney, qui attendait Soult, qui attendait Davoust, qui attendait Bernadotte, qui attendait Murat, qui courait de tous les côtés avec la cavalerie. Derrière tous ceux-là était Napoléon avec la garde, qui faisait aller chacun à la baguette.

On voyait des montagnes, des forêts, on suivait des routes étroites, on entendait dire que les Prussiens étaient tout près de là, on s'attendait à les rencontrer chaque matin; on était sûr de vaincre, on ne s'inquiétait de rien. Si vous me demandiez où j'ai passé, je n'en sais rien. Je faisais comme les autres, je mangeais, je buvais, je marchais, je me tenais prêt à tuer et à me faire tuer pour la gloire de la France ou, comme on disait, dans les ordres du jour, pour la gloire de l'empereur. Quant au reste, on s'en fiait a Napoléon. Il pensait pour nous, comme on se battait pour lui.

Ce n'était plus comme au temps de la République; mais que voulez-vous? On n'est pas toujours jeune, et, ma foi, à force de traîner mes vieilles guêtres dans la moitié de l'Europe, je finissais par n'avoir plus souci de rien, excepté du drapeau tricolore et de l'honneur du régiment.

Digitized by Google

Vers trois heures après midi, le sixième jour, on traversa une rivière, la Saale, et l'on s'arrêta dans une petite ville que les Allemands appellent Iéna, et dont ils n'oublieront sans doute jamais le nom, ni moi non plus. C'est là que nous commençâmes à comprendre ce que faisaient les Prussiens et ce que nous allions faire.

Au bout de la ville et tout le long de la rivière, on voyait des prés bien arrosés; au-dessus de ces prés, à deux ou trois cents pieds plus haut, peut-être davantage, un pays où l'on ne distinguait pas grand'chose, parce qu'il descendait en pente de l'autre côté, et à gauche de ce pays une route en zigzag. C'est de ce côté-là que les Prussiens étaient campés.

Ils tournaient, comme à Valmy, le derrière à la France et le nez vers l'Allemagne. Nous faisions, nous, tout le contraire. Voyant ça, je dis à Marien Combredeix :

"Ces gueux sont pincés. C'est un tour que leur a joué Bonaparte. Je ne voudrais pas pour un million être dans la peau du roi de Prusse."

Marien bourra sa pipe, battit le briquet, alluma, regarda le pays, la ville, la rivière, lâcha une bouffée de tabac et me rétorqua :

"François, je pense que tu as raison."

Je dis encore :

"Marien, ils ont de l'artillerie sur la route (on voyait leurs canons en batterie), ça sera dur à enlever. Qu'en penses-tu ?"

Marien ôta sa pipe de sa bouche, la secoua sur la crosse de son fusil et dit :

Digitized by Google

"Je pense que ça sera dur, mais nous en avons bien vu d'autres."

"Alors tu crois qu'ils seront frottés?"

"Comme un vieux cuir," dit Marien. "Ces Prussiens, c'est des gens remplis d'amour-propre; ça pouvait fumer sa pipe et boire sa bière en silence comme de bons garçons; ça préfère faire parler de soi; ça va chercher querelle à Napoléon; ça veut être frotté, c'est moi qui te le dis. As-tu vu comme ils se sont fait brosser avant-hier à Saalfeld par les camarades de la division Suchet? On en a tué deux ou trois mille pour le premier jour. Et tiens, voilà que ça commence."

Au même moment, voilà que trois ou quatre coups de fusil éclatent à cent pas de nous. On nous fait déployer en tirailleurs, le long de la colline, au milieu des bois. On entendait le bruit sec des fusils qu'on arme. Le capitaine Thomas nous crie; En avant! et passe le premier pour montrer le chemin.

On le suit, on s'avance d'arbre en arbre, s'accrochant aux buissons; je m'arrêtais de temps en temps pour faire feu et recharger. Les Prussiens, d'en haut, faisaient comme nous. On aurait cru que nous étions au jeu des quatre coins.

De temps en temps un homme tombait. On ne s'arrêtait pas pour le relever ni même pour voir s'il était mort ou blessé. D'ailleurs, comme nous avancions toujours, on était bien sûr que les blessés seraient relevés tôt ou tard et portés à l'ambulance. Quant aux morts . . . ma foi, les vivants avaient trop à faire pour y penser.

Digitized by Google

A force de grimper, de fusiller les Prussiens et d'en être fusillés, nous arrivâmes en haut, Marien Combredeix et moi, avec les camarades, et nous regardâmes devant et derrière nous.

Devant, c'était comme une grande plaine qui descendait doucement vers une autre petite rivière. Au bout de la descente, on voyait le clocher de la ville de Weimar, et au fond de la vallée, deux lignes de saules et de peupliers, qui marquaient le passage de la rivière. Dans la plaine, on voyait des milliers et des milliers de Prussiens, dont les avant-postes n'étaient qu'à deux pas de nous.

De l'autre côté, c'est-à-dire derrière nous, les Français traversaient la Saale et remplissaient les rues d'Iéna, mais ils ne pouvaient venir à nous qu'avec peine, car la route était fermée par les canons prussiens, et, le long de la montagne, ni la cavalerie ni l'artillerie ne pouvaient passer, et les fantassins eux-mêmes n'étaient pas à leur aise.

Marien se tourna vers moi en rechargeant son fusil et me dit :

"Si ces imbéciles qui sont là peut-être cent mille se jettent sur nous, tous ensemble, François, notre affaire est faite. Ils nous feront passer le goût du pain."

Je lui répliquai en riant :

"Marien, ça n'est pas digne de toi d'être goulu au point de vouloir connaître le goût du pain. Un vieux soldat de Sambre-et-Meuse ne devrait jamais penser à la mangeaille ; c'est bon pour des Allemands."

Pendant que je parlais et que Marien, sans

Digitized by Google

m'écouter, avançait d'un arbre à l'autre en se baissant comme un chasseur à l'affût, voilà que j'aperçois, un peu en arrière de nous, à notre droite, deux cavaliers, un général et son aide de camp, qui montaient au grand trot un sentier assez rude et qui allaient passer devant nous.

Pan ! pan ! pan ! douze ou quinze coups de fusil partent en même temps du côté des Prussiens.

Le cheval du général s'abat et jette à bas son cavalier qui se relève aussitôt. J'approche avec Marien pour l'aider pendant que l'aide de camp mettait pied à terre ; le général se retourne, me regarde, et dit en riant :

" Comment ! c'est toi, François ! "

Je le reconnais : c'est mon frère, Jean Bûchamor. L'aide de camp, c'était Toinet. Je ne les avais vus ni l'un ni l'autre depuis trois semaines.

Nous nous embrassâmes tous trois comme si nous n'avions eu rien de mieux à faire au coin de ce bois, pendant que Marien se tenait respectueusement à distance, ainsi qu'il avait l'habitude de faire devant ses supérieurs.

Après trois minutes de conversation, Jean me dit :

" Voyons, François, le four chauffe et nous ne sommes pas ici pour nous amuser, dis-moi ce que tu as vu dans le bois."

" Des tirailleurs prussiens."

" Ceux qui viennent de tuer mon cheval tout à l'heure ? "

" Les mêmes."

" Et au-delà, sur le plateau ? "

Digitized by Google

Je le conduisis avec Toinet à cinquante pas sur la gauche, près d'un vieux chêne, du haut duquel on pouvait voir tout le pays, et je lui dis :

"Tiens, regarde toi-même, mon général."

D'un bond il s'accrocha aux branches, grimpa de l'une à l'autre à la force des poignets, prit sa longue-vue, regarda longtemps le pays au milieu des balles qui sifflaient de tous côtés (mais Jean n'était pas homme à s'en inquiéter), redescendit et dit à Toinet :

"Lieutenant, tu vas dégringoler au galop le long du sentier par lequel nous sommes venus ; tu retourneras à Iéna, tu demanderas le maréchal Lannes ; tu lui diras qu'il y a dans cette plaine soixante ou quatre-vingt mille Prussiens, au moins ; qu'ils ne savent pas encore où nous sommes (la preuve c'est qu'ils regardent de l'autre côté, et qu'ils n'ont pas jeté à l'eau François et Marien qui leur tirent des coups de fusil depuis une heure) ; tu lui diras qu'ils vont nous voir tôt ou tard, qu'ils vont s'assembler, délibérer, et marcher sur nous ; qu'il faut envoyer des renforts à tout prix si l'on veut s'établir ici ; que nous tiendrons jusqu'à la nuit sur le plateau ; que j'en réponds ; mais, qu'après cela, si le reste de l'armée n'arrive pas, nous serons jetés demain dans le précipice. Va vite."

"Et toi, mon général ?" demanda Toinet avec respect.

"Moi ? je reste pour faire face aux Prussiens. D'ailleurs j'ai à causer avec François."

Mais c'était pour rire. Pendant que Toinet

Digitized by Google

redescendait au galop dans le bois, Jean, au lieu de causer, ne s'occupait que de déployer sa brigade en tirailleurs et de gagner du terrain pour faire place aux amis qui montaient de tous côtés à notre secours. De temps en temps seulement il se tournait pour me dire quelques mots d'amitié.

Cependant les Prussiens, qui tout d'abord ne nous attendaient pas de ce côté, commencèrent a s'éveiller; on les voyait s'assembler à quelque distance; puis, les balles tombèrent plus dru que grêle en avril. Le chef du bataillon Mathieu fut tué; le capitaine Thomas eut deux balles dans le ventre et une dans la tête; il en a réchappé par miracle et ne s'est fait tuer qu'à Waterloo; un quart de la compagnie était à terre, mort ou blessé. Jean, sans s'étonner, criait :

"Tenez bon, les amis! Le maréchal Lannes va venir avec dix mille hommes, et l'empereur le suit avec Soult et la garde."

Ça rendait le courage à tout le monde. Cependant, on commençait à s'ennuyer. Heureusement, c'était au mois d'octobre. Le temps était couvert, et la nuit approchait. Les Prussiens eurent peur sans doute, de ce qui pouvait être derrière nous. Peu à peu ils cessèrent de tirer.

Au même instant, par le même sentier qu'avaient suivi Jean et Toinet, j'entends monter au trot un état-major tout entier, Toinet en tête, qui servait de guide. Puis les Français criaient: *Vive l'empereur! Vive l'empereur! Vive l'empereur!*

C'était bien lui. Il venait en tête avec Lannes, à la suite de Toinet. Sept ou huit généraux venaient

Digitized by Google

derrière, attendant ses ordres. Il leur fit signe de rester à quelque distance, de peur d'être remarqué, sans doute, et s'avança vers Jean. Je me rappelle toute la conversation comme si c'était d'hier. J'étais à trois pas de là.

Jean s'approcha, le chapeau à la main, pour rendre compte de ce que nous venions de faire.

Napoléon le regarda dans les yeux et lui dit :

"Vous êtes le général Bûchamor ?"

"Oui, sire."

"J'ai entendu parler de vous."

Jean ne répondit pas. Il se souvenait qu'après la bataille de Hohenlinden Moreau avait voulu le faire général de division, et que l'autre n'avait pas voulu parce qu'il le trouvait trop républicain. Au reste, l'empereur ne lui laissa pas le temps de dire un mot. Il lui dit :

"Quelle est cette montagne ?"

"Sire, c'est le Landgrafenberg."

"L'ennemi est-il nombreux ?"

"Sire, ils sont quatre-vingt mille Prussiens."

"A quoi voyez-vous cela ?"

"Au juger, sire, si Votre Majesté veut regarder elle-même . . ."

Napoléon mit pied à terre. Il fit signe au maréchal Lannes d'avancer un peu, appuya sa longue-vue sur son épaule, et regarda du côté de la ville de Weimar et des Prussiens.

Au bout d'un instant, il referma sa longue-vue, et, se tournant vers Jean, il lui dit :

"Général, avez-vous un prisonnier qu'on puisse interroger ?"

Digitized by Google

"Je n'en ai pas," dit Jean, "mais j'en aurai dans cinq minutes."

Alors Toinet s'avança, fit le salut militaire et dit :

"Sire, il doit y avoir quelqu'un dans ce fourré là-bas ; je me charge, qui que ce soit, de vous le rapporter."

En même temps, il mit pied à terre et donna son cheval à Jean, qui me dit tout bas :

"Suis Toinet avec Marien. Il va se faire tuer comme un étourdi."

J'emmène Marien Combredeix, et nous emboîtons vivement le pas derrière Toinet.

A une portée de fusil je le vois qui tombe en arrêt et qui nous fait signe d'avancer. J'y cours et j'aperçois deux grands et gros Prussiens de la plus belle espèce, qui croyaient la bataille finie et qui buvaient et mangeaient au pied d'un chêne, sans s'inquiéter de rien.

On n'y voyait presque plus. Le vent soufflait dans la plaine, un vrai vent d'octobre, humide et glacé. Les deux Prussiens—deux officiers, s'il vous plaît—étaient enveloppés dans leurs manteaux et ne remuaient les mains que pour manger et boire. Quand nous fûmes à cinq pas, Toinet et Marien sautent sur leurs sabres, qu'ils avaient mis près d'eux sur l'herbe, et leur crient de se rendre. Moi, je les couche en joue. L'un des deux tire de sa ceinture un pistolet et va tirer sur moi. Je tire le premier et je le tue raide. On attache les mains à l'autre. Je le pique dans les reins avec la baïonnette pour le faire marcher, et nous l'amenons à Napoléon.

Digitized by Google

L'autre l'interrogea.

Le Prussien lui raconta qu'il était Saxon (ça c'est bien possible), qu'il était lieutenant dans la brigade Cevrini, que la moitié des Prussiens étaient entre Iéna et Weimar, qu'on l'attendait sur la route de l'autre côté, que le roi de Prusse et ses généraux étaient à quatre lieues de là, avec une autre armée, qu'on retournait en Prusse, de peur d'être enveloppé, comme les Autrichiens l'avaient été,—enfin un tas de choses utiles à savoir pour nous et qu'il aurait dû garder pour lui s'il n'avait pas été bavard.

Quand il eut fini, Napoléon ordonna de le faire souper, et redescendit vers Iéna avec le maréchal Lannes. En partant, il dit à Jean de son air le plus gracieux :

"Général Bûchamor, votre brigade s'est signalée aujourd'hui. Demain, j'espère qu'elle fera mieux encore. Je ne vous oublierai pas."

Un instant après, Jean ayant distribué sa brigade, compagnie par compagnie, et posé lui-même ses sentinelles, me dit :

"François, nous ne serons pas tués cette nuit. Allons dormir dans le même lit comme nous faisions il y a quinze ans dans l'étable du vieux Bûchamor, notre père."

Il tira des fontes de sa selle un morceau de pain, un saucisson, une bouteille d'eau-de-vie, étendit son manteau sur l'herbe, m'y fit coucher le premier, s'y coucha lui-même, partagea ses provisions avec moi, et quand nous eûmes soupé, me dit :

"Maintenant, frère, causons si tu n'as pas encore envie de dormir."

Digitized by Google

En même temps il me fit mille questions sur ce que je faisais, sur ce que j'avais vu à Néoux pendant mon dernier voyage, sur mon père, sur Goton, sur Marie, sur nos deux neveux, Pierre et José. Il avait un air joyeux qui faisait plaisir à voir.

"Vois-tu," me dit-il, "mon affaire est sûre à présent. Il y aura bataille demain. Les Prussiens seront culbutés ; c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Nous sommes à l'avant-garde, c'est nous qui aurons la plus belle part. Il y aura des coups, c'est vrai,—car ils se battent bien,—mais pas plus qu'à Austerlitz, et peut-être beaucoup moins. Je suis général de brigade ; je serai après-demain général de division ou tué. Mais pourquoi serais-je tué ? J'ai bien autre chose à faire !"

Comme je ne répondais rien, il crut que je m'endormais et me secoua par le bras en disant :

"Tu ne m'écoutes donc pas, François ?"

"Mais si, mon général, je t'écoute. Tu dis qu'on t'a nommé général de division. Eh bien, après ?"

"Comment ! après ?" s'écria Jean. "Tu trouves que ce n'est pas assez, toi, pour le fils cadet de Pierre Bûchamor, propriétaire cultivateur de la commune de Néoux ! Sais-tu qu'un général de division est fait comte de plein droit, qu'on lui donne un majorat de quarante mille francs de rente, que sa femme va danser à la cour, face à face avec Leurs Majestés impériales, qu'il peut danser lui-même et donner la main à des duchesses, s'il n'a pas eu la jambe emportée par les boulets dans la bataille, ou s'il n'a pas la goutte aux pieds."

Je lui dis :

Digitized by Google

"Alors, Jean, c'est pour danser avec des duchesses que tu vas te faire tuer demain? Ce n'est pas pour ça que nous sommes partis en 1792 et que nous avons dit adieu au vieux Bûchamor!"

Jean me répliqua:

"Que veux-tu que j'y fasse? Quand tout le monde parle de gagner de l'argent et d'être fait comte, duc ou marquis, il faut bien que j'en parle aussi, et même que j'y pense ou que je fasse semblant d'y penser. Si je n'y pensais pas, ma femme y penserait pour moi. Elle a mille qualités, ma femme, et elle m'aime de tout son cœur, comme je l'aime; mais quand elle a vu, après Hohenlinden, que j'étais en disgrâce et qu'on ne voulait plus me donner d'avancement, elle est devenue furieuse contre Bonaparte. Elle disait qu'on m'avait fait une injustice, que je devrais être général de division, maréchal et tout le tremblement, que je devrais m'en venger, que j'étais trop bon de le souffrir, et patati, et patata . . ."

Là-dessus mon beau-père, M. Burtin, est mort. On m'a envoyé à Saint-Domingue, où nous avons eu les nègres, les coups de fusil, les coups de soleil, la fièvre jaune et les Anglais. J'en suis sorti par miracle, blessé, fatigué, malade; j'ai demandé un congé d'un an. On me l'a donné; je suis allé dans ma maison, au fond des Ardennes, avec ma femme et mes deux enfants. Je comptais y vivre toute ma vie; mais aussitôt que ma femme lisait dans la gazette que la générale Chose ou la colonelle Machin avait dansé aux Tuileries devant Leurs Majestés impériales, je la voyais dépérir d'ennui et de regret.

Digitized by Google

Je dis à Jean :

"Alors c'est pour ça que tu as repris du service ?"

"Oui, frère, pour avoir la paix dans mon ménage, je suis allé faire la guerre chez les autres. Que veux-tu ? les meilleures femmes ne sont point parfaites ; celle-là n'a qu'un défaut, c'est d'être encore jeune et d'aimer la danse ; pour la contenter, je la conduirai aux Tuileries."

"Et tu la feras comtesse ?"

"Ou duchesse, si Napoléon y consent. Elle est assez jolie pour être princesse, si elle en a la fantaisie."

"Et toi, Jean, tu ne seras pas fâché d'être comte ?"

"Pourquoi non, François ? Comte Bûchamor sonne aussi bien que comte Badrouillard ou baron Trifouillard, comme ceux que Napoléon fabrique tous les jours. Et toi-même, ne seras-tu pas content, quand tu retourneras à Néoux, de dire : 'le général comte Bûchamor, mon frère ?'"

Je ne lui dis pas tout ce que j'en pensais. Le pauvre Jean faisait comme les autres ; il ne se souciait plus de rien que des honneurs et de l'argent. C'est l'histoire de beaucoup d'autres aussi bien que la sienne. Et lui cepenant était l'un des meilleurs que j'aie connus. Jugez par là des autres.

D'ailleurs, comme dit l'ancien, ce que femme veut, Dieu le veut.

Enfin, vers minuit, Jean s'endormit de fatigue, et moi aussi, tous deux roulés dans le même manteau.

Digitized by Google

VIII.

LA BATAILLE.

QUAND je m'éveillai, le jour se levait à peine. Un épais brouillard couvrait la campagne. On ne distinguait rien à six pas. On entendait seulement le roulement sourd des voitures d'artillerie et des caissons qui montaient la colline par une route que Napoléon avait fait construire pendant la nuit pour amener ses canons sur le Landgrafenberg.

Jean se frotta les yeux, étendit les bras en bâillant, se leva et me dit:

"L'affaire va commencer dans dix minutes. Tiens toi prêt, frère."

Nous partageâmes les derniers restes du saucisson et de l'eau-de-vie, et il m'embrassa en disant:

"Au revoir, François, à ce soir. Si tu ne me revois pas, dis au père et a Goton que je les aimais bien."

Je lui répondis en riant:

"Au revoir, monsieur le général comte Bûchamor."

Au même instant, Toinet qui le cherchait depuis la veille avec un nouveau cheval, vint le rejoindre. Jean m'embrassa encore une fois et partit; je ne devais plus lui parler.

Presque aussitôt la fusillade commença à travers le brouillard, et chacun de nous eut trop à faire pour s'inquiéter du voisin. Les Prussiens tiraient

au hasard et dans le tas; nous aussi, mais, comme ils étaient plus nombreux, nos balles portaient presque à coup sûr.

Derrière nous, à mesure que nous avancions, le reste de l'armée française montait la colline et venait se ranger en bataille. Jean, toujours à l'avant-garde, prit le commandement de deux bataillons, marcha sur un petit village qui était un peu en avant de nous, dans la plaine, et nous établit là, dans les maisons. Quelques Prussiens qui n'avaient pas eu le temps de se sauver furent tués.

Tout le monde dit: Ça va bien, et Toinet, qui voulait tout tuer, comme c'était sa coutume, cria: En avant! en avant! à la baïonnette!

Mais Jean, qui savait son métier et qui craignait d'avoir bientôt, pour sa part, trente ou quarante mille Prussiens sur les bras, fit barricader le village, entasser des charrettes et des voitures de toute espèce, percer des meurtrières dans les maisons, boucher les fenêtres avec des matelas et des paillasses, et avertit le maréchal Lannes et l'empereur de lui envoyer des renforts.

Tout à coup, nous entendons une fusillade épouvantable, et nous voyons plus de quinze mille Prussiens, partagés en deux colonnes, qui venaient enlever d'assaut le village.

Nous étions à peu près douze ou quinze cents, et nous n'avions pas de canons. Marien Combredeix me dit:

"Cette fois, notre affaire est réglée; avant qu'on soit venu nous aider, nous serons tous au fond de la mer."

Digitized by Google

Jean, qui l'entendit, lui cria joyeusement, pour le rassurer :

"Je t'invite à souper avec moi ce soir, à Weimar."

Et il montrait la ville de la main.

Comme il finissait de parler, un obus éclata sur le village, puis un autre, et des milliers d'autres encore ; les murs des maisons étaient enfoncés, les toits s'écroulaient, les cheminées tombaient sur nos têtes, le feu prenait partout à la fois. C'est l'attaque des Prussiens qui commençait.

Après dix minutes, il n'y avait pas une maison dans le village, pas un toit, pas un hangar qui fût à l'abri du feu ou des obus. Alors les Prussiens s'avancèrent, la baïonnette en avant, au pas de charge, comme des braves.

C'est là que Jean les attendait. A dix pas, il commanda le feu ; les deux premiers rangs tombèrent comme des capucins de cartes. Vous n'avez pas d'idée de la frayeur de ces pauvres garçons ; on aurait dit que le tonnerre leur était tombé sur la tête. En moins d'une minute, ils étaient à plus de cent pas de là.

Jean, voyant ça, nous dit :

"Allons, les amis, rechargez et visez bien, la poudre est chère."

Les Prussiens pourtant ne perdaient pas courage ; ils revinrent à la charge une fois, deux fois, trois fois ; enfin, ils essayèrent de faire brèche à coups de canon. Leurs boulets abattaient les murailles, faisaient éclater les charrettes et traversaient le village de tous les côtés.

Cette fois, Marien Combredeix me dit :

Digitized by Google

"François, si je me retire de là, je fais vœu de payer un chandelier d'argent à la sainte Vierge de la Borne!"

Au même moment, les Prussiens entraient en masse dans le village. Jean, qui n'avait presque plus de cartouches, nous forme en colonne serrée, se jette sur eux la baïonnette au bout du fusil, et les repousse une première fois. On se piquait avec la pointe, on se crevait la poitrine, on s'assommait avec la crosse, on jurait, on sacrait, on blasphêmait; l'odeur de la poudre, la vue du sang, le bruit des canons et des fusils, les gémissements, tout ça se mêlait ensemble.

Cependant les Prussiens, étant dix fois plus nombreux, avançaient toujours, quand tout à coup Jean nous crie:

"En avant! Voilà Ney et les autres qui arrivent."

En effet, le maréchal Ney était venu sans être vu de personne, à cause du brouillard, et commençait à prendre les Prussiens en flanc, à notre gauche. Lannes et Soult les attaquaient à notre droite. La garde impériale les suivait au pas de charge.

Jean, qui est au centre et qui voit que de tous les côtés on vient à son secours, rassemble tout son monde, renverse lui-même les barrières que nous avions construites et attaque à son tour les Prussiens.

Les autres reculent. On les poursuit, on sort du village, on les pousse dans la plaine; au même instant, leur cavalerie arrive au galop et se jette sur nous. Jean qui voit le danger nous fait mettre en carré; mais les cartouches manquaient; nous

Digitized by Google

n'avions plus que deux coups à tirer, et nous allions être foulés sous les pieds des chevaux et sabrés jusqu'au dernier, lorsque nous entendons de loin d'immenses cris de: Vive l'empereur! C'était la cavalerie de Murat qui venait au galop nous délivrer.

A cette vue les Prussiens tournent bride. On les poursuit à leur tour le sabre ou la baïonnette dans les reins. Ils coururent du côté de Weimar. On les voyait jeter leurs fusils dans les champs, sauter par-dessus les haies et les fossés.

Mais nous étions si fatigués que le maréchal Lannes lui-même nous donna ordre de faire halte et s'avança vers Jean:

"Général Bûchamor," dit-il, "l'empereur me charge de vous féliciter. Il se réserve de récompenser dignement vos exploits et ceux de votre brigade."

A ces mots, Jean, qui pâlissait, fit un effort et répondit:

"Monsieur le maréchal, je remercie Sa Majesté. Je n'ai fait que mon devoir."

En même temps il tomba mourant dans mes bras. Il avait été frappé de deux balles dans la poitrine en défendant le village contre l'assaut des Prussiens. L'une des deux blessures était mortelle.

Je le portai à quelques pas de là au pied d'un arbre. Il était évanoui. Le chirurgien secoua la tête et partit.

Je lui dis:

"Frère, entends-moi. Réponds-moi."

Il ouvrit les yeux:

"Adieu, François. Adieu, père. Tu diras à ma

femme que j'ai fait tout ce que je pouvais pour qu'elle devînt comtesse; mais que Dieu ne l'a pas voulu."

Et il mourut dans mes bras.

Voilà, mes enfants, comment a fini votre oncle Jean Bûchamor, l'un des plus braves soldats de la République française. Mais il eut le bonheur, celui-là, d'être tué au milieu de la plus belle victoire et d'en avoir pris sa part avant de mourir. Moi, je ne fus pas si heureux. J'ai vu, huit ans plus tard, ces mêmes Prussiens que nous avions chassés devant nous jusqu'en Pologne, entrer en France, aidés de toute l'Europe, et ravager, piller, brûler, massacrer tout dans notre pays.

Je vous dirai cela demain en vous racontant la campagne de France, l'histoire de mon frère Toinet, de mes deux neveux Pierret et José, fusiliers au 25e de ligne, et enfin mon heureux mariage avec votre grand'mère.

Digitized by Google

NOTES.

Page 3.

This story of the battle of Iena takes the form of a narrative told by an old soldier, François Bûchamor, to his grandchildren gathered round him in the winter evenings. Having previously described the battles of Valmy and Zurich, in which he himself took part, he now proceeds to give an account of his share in the battle of Iena, where Napoleon defeated the Prussians in 1806.

6. *la refaire*, 'put it together again,' *i.e.* the disjointed story.

Page 4.

8. *en l'air*. This use of *en* instead of *dans* is very exceptional. *Dans* is nearly always used before the article or determinative adjective.

17. *à peine a-t-on*. Observe that in clauses beginning with *à peine*, *peut-être*, *ainsi*, *aussi*, *en vain*, the pronoun subject is usually placed after the verb.

22. *tantôt . . . tantôt*. The repetition of *tantôt* denotes that the one action takes place within a certain interval of the other. This word may be used in reference either to time immediately past or immediately future: e.g. *je l'ai vu tantôt*, 'I saw him just now;' *je le verrai tantôt*, 'I shall see him presently.'

26. *à bout portant*, 'with the end of the weapon reaching to the object fired at.' Say 'point blank.'

Page 5.

8. *il n'y a de différence que le lendemain*, 'there is no difference till,' etc.

13. *chacun a son compte*. *Avoir son compte*, lit. 'to have one's account.' Here ironical 'to have one's share.'

Digitized by Google

16. *ils n'avaient pas la goutte aux pieds*, 'they were not gouty in the legs.'

22. *rossé*; familiar for *battu*. Etymology doubtful; possibly in the sense of 'treat like a horse' (*rosse*).

30. *la 2e division*. A division consists of two and sometimes three brigades of infantry or cavalry, always accompanied by artillery and engineers; an army corps has generally two infantry and one cavalry divisions.

Page 6.

5. *devant* is generally used only in reference to place, but here in reference to time, instead of *auparavant*. Compare also *ci-devant*, 'former,' 'late;' *mes ci-devant confrères*, 'my former colleagues.' *Un ci-devant*, in the language of the Revolution, implied 'an ex-noble.'

—. *la 1ere du 26me = la première compagnie du vingt-sixième régiment.*

8. *je restais presque seul*, 'I was almost the only one left,' viz. as a private.

18. *n'y font rien*, 'have nothing to do with it.'

20. *crevait* is coarsely used for *mourir*. It is a word not to be used in good society, except in the sense of 'to burst.'

—. *criquet*, 'a miserable little beggar.'

24. *qui ne mangeait . . . plus que les autres*. Since the sentence is negative, the following verbs—*buvait, se réchauffait*—must be preceded by *ni* and not by *ou*, as the English idiom would lead one to expect. This *ni* necessitates the repetition of *ne* before each verb, and finally the omission of *pas* before *plus*.

Page 7.

1. *il nous faisait honte à tous*, 'put us all to shame.' The French can form no verb from *honte*. 'To be ashamed' is *avoir honte*. Notice the place *à tous* occupies in the sentence. Any word, whether a disjunctive pronoun or not, which emphasizes a conjunctive object pronoun, must be placed after the verb.

2. *la débâcle* is here used in its figurative sense of 'catastrophe.'

4. *de frais*, in the sense of 'again,' denotes making a thing

Digitized by Google

equal to new: as *peint de frais*, 'newly painted.' *De nouveau* merely denotes a repetition of something already done.

5. *demander une demoiselle en mariage.* This refers to the consent of the parents, which is usually asked for as the preliminary step in contracting a French marriage.

10. *boyard.* A Russian word used to denote 'a country gentle man.'

11. *la Bérézina.* A tributary of the Dnieper, celebrated for the disastrous crossing of Napoleon's army during the retreat from Moscow in 1812.

14. *avec deux doigts . . . de la main droite.* Observe the two different ways of rendering 'with' in French. *Avec* indicates a real instrument with which something is done, whilst *de* rather denotes the means.

16. *se râclait.* This word denotes the painfulness of the operation. Render 'was scraping his upper lip.' The usual word is *se rasait.*

23. *un froid de loup*, 'intense cold.' The word *chien* is also used to give a superlative force to the weather: e.g. *un temps de chien*, 'vile weather.' Cf. Ger. *Hundewetter*, *Bärenkälte.*

Page 8.

2. *Arcole.* A village in Venetia, where the French defeated the Austrians in November, 1796.

6. *Essling.* An Austrian village, some five miles from Vienna, where Napoleon defeated the Austrians in 1809. Masséna here earned his title of Prince of Essling.

11. *on peut se reconnaître à moins.* Observe that *se* is here reciprocal, not reflexive. After verbs of seeing, knowing, etc., *à* should be translated by the English 'by.' The meaning thus becomes obvious.

28. *ah! si, attendez.* *Si* here means 'yes.' In answer to a question asked in a negative form, *si* should always be used instead of *oui.*

29. *curé de canton . . . curé d'arrondissement.* France is divided into eighty-three *départements*, named according to geographical features and subdivided into *arrondissements*, *cantons*, and *communes.* The administrative head of the *département* is the

Digitized by Google

préfet, that of the arrondissement the *sous-préfet*, both government officers. The *canton* has no administrative head. The chief official of a *commune* is the *maire*.

Page 9.

8. *gras-fondu*, 'gradual decay.' This word, which is here used familiarly, is generally applied to horses.

Page 10.

1. *le pli était pris*. The word *pli* is here used in the figurative sense of 'a fixed habit.' The literal meaning is 'a fold' or 'crease.'

15. *les pouilleux de la terre*, 'the scum of the earth.'

19. *avec Pierre, avec Paul, avec Jacques*. These three names may be aptly rendered in English by Dick, Tom and Harry.

28. *Austerlitz*. A village in Moravia, near which Napoleon defeated the Austro-Russian army in December, 1805.

Page 11.

2. *une succession d'avoué*. The *avoué*, or 'lawyer,' is here given merely as the type of a rich man whose inheritance (*succession*) would be considerable.

3. *un vieux dur à cuire*, lit. 'hard to cook,' *i.e.* to get the better of. Render by 'a rigid old veteran.'

7. *notre clocher à nous*. *Clocher*, meaning lit. 'a church steeple,' means here, by an extension of the sense, 'a parish.'

11. *on a beau dire*. In this very common idiom, the word *beau* is used in an ironical sense, denoting that the thing is easily said, but is not true for all that. Render 'it is all very fine to say.'

Page 12.

13. *en voilà encore un vieux*. The *en* here refers to what follows and not to a noun used previously, and the phrase equals *voilà encore un de ces vieux*.

23. *bonnet de police*, 'forage cap.'

Digitized by Google

Page 14.

2. *ça se console.* *Ça*, when used of persons either in the sense of 'he,' 'she,' or 'they,' is always contemptuous.

6. *au tiers et au quart.* This expression is used to denote 'all kinds of people.' Cf. note, p. 10, l. 19: *avec Pierre, avec Paul, avec Jacques.*

7. *payer un remplaçant.* The verb *payer* is often used, as here, in the sense of 'to buy,' or 'pay for.' *Pouvoir se payer quelque chose* would mean 'to be able to afford something.'

—. *un remplaçant.* Before the Franco-German war of 1870 compulsory service in France was only partial. It was decided by drawing lots who had and who had not to serve; those who drew an unlucky number could buy a *remplaçant* or 'substitute.' This system of drawing lots still prevails in Belgium, and among other second-rate powers.

15. *se carrer à la messe.* 'To square one's self' is familiar French for the English slang 'to do the swell.'

20. *a manqué de l'épouser.* The verb *manquer de* followed by an infinitive often means 'to have a narrow escape of something.' The verb *faillir* is used in the same sense, but without *de.*

Page 15.

3. *d'un air content,* 'with a pleased look.' The preposition *de* denotes the manner: e.g. *de cette façon,* 'in this way;' *la manière dont il m'a reçu,* 'the way in which he received me.'

4. *qu'elle n'eût pas osé.* *Que* is used to save the repetition of any conjunction, and takes the same mood as the one it replaces, except in the case of *si,* which takes the indicative, whilst a *que* replacing it must be followed by the subjunctive.

20. *faites-lui.* The verb *faire* governs a dative of the person when it is followed by the infinitive of a transitive verb with its object. If the infinitive following after *faire* is intransitive, or transitive without an object, then *faire* itself governs an accusative of the person.

21. *Austerlitz.* See note, p. 10, l. 28.

Digitized by Google

22. *la croix.* The cross of the legion of honour; an order instituted by Napoleon in 1802.

Page 16.

2. *court à la noce.* *Courir à la noce* is a slang expression, much the same as in English 'to go out for a lark.'

6. *qu'il n'en reste plus.* The complement to *en* here is merely hinted at, but the context shows clearly that some such word as 'battle' or 'fighting' must be supplied.

19. *des anciens*, 'the veterans.'

23. *de la* 3^{me} *du* 26^{e}. See note, p. 6, l. 5.

31. *lui me répond.* Subject personal pronouns can only be made emphatic by the use of the disjunctive forms. Instead of *je*, *tu*, *il*, *ils*, emphasis requires the forms *moi je*, *toi tu*, *lui*, and *eux*.

Page 17.

3. *mieux portant*, 'in better health;' comparative of *bien portant.*

23. *avaient passé avant lui*, 'had been promoted over his head.'

29. *Hohenlinden.* A village in Bavaria, where Moreau defeated the Austrians in 1800.

Page 18.

10. *bien davantage*, 'considerably more.' *Davantage* is generally used instead of *plus* at the end of a sentence or clause. Observe that *davantage* must never be followed by *que*.

11. *tout à l'heure*, like *tantôt*, may have reference either to the past or the future. See note, p. 4, l. 22.

19. *tout leur soûl*, 'their fill.' *Soûl* is derived from Lat. *satullus*, diminutive of *satur*.

23. *de gré ou de force*, 'whether we liked it or not.' *Gré* (Lat. *gratum*) is used in several idioms, such as: *savoir gré à quelqu'un*, 'to be grateful to somebody;' *bon gré mal gré*, 'willing or unwilling;' *prendre en gré quelqu'un*, 'to take a fancy to a person;' *au gré de*, 'in the opinion of.'

Digitized by Google

Page 19.

1. *les Kaiserlicks.* This is a Gallicised form of the Ger. *Kaiserlich,* meaning 'Imperial.' Say 'the Imperial (*i.e.* Austrian) troops.'

15. *il prend les devants,* 'he takes the lead.'

Page 20.

2. *eux posent leur fusils.* See note, p. 16, l. 31.

4. *dizaine . . . trentaine.* Numeral nouns in *-aine* are used in rough calculations: e.g. *une trentaine,* 'thirty or so.'

10. *nous les tenions en joue.* The accusative *les* here obviously denotes the persons who were held at bay with pointed guns. *En joue* is a forcible expression, denoting the position of the gun in taking aim.

Page 21.

9. *en tomba par terre.* *En,* 'owing to them' (i.e. *les deux balles*). Notice that a distinction must be drawn between *à terre* and *par terre.* The former is used in speaking of an object not previously touching the ground; the latter denotes that the person or object was previously standing on the ground.

31. *porté à l'ordre du jour,* 'mentioned in the daily report.'

Page 22.

13. *vive n'importe qui,* 'long live any one you like.' *N'importe,* with an ellipsis of *il* and *pas,* may be used in many indeterminate expressions, such as: *n'importe où,* 'anywhere;' *n'importe quoi,* 'anything;' *n'importe comment,* 'anyhow.'

16. *général de division.* See note, p. 5, l. 30.

—. *Moreau l'avait demandé.* Napoleon is generally supposed to have been jealous of Moreau, who, next to Hoche, was the ablest general of his time. The *l'a refusé* which follows may be a covert allusion to this supposed jealousy.

30. *j'aurais dû l'envoyer.* Observe that the verb *devoir,* when standing before an infinitive, conveys an idea of fatality or necessity

Digitized by Google

in the present and past tenses of the indicative, but one of duty in the conditional: e.g. *ce qui doit arriver*, 'that which is to happen;' *il devait arriver hier*, 'he was to arrive yesterday;' *vous devriez y aller*, 'you ought to go there;' *nous aurions dû y songer*, 'we ought to have thought of it.'

Page 24.

15. *économe.* There are two words in French for 'economical,' viz. *économe* and *économique;* the first is used only in speaking of persons, the second of things: e.g. *une personne économe*, but *un procédé économique.*

18. *de méchantes gens.* Adjectives that precede *gens* are feminine, those that follow are masculine: e.g. *les vieilles gens sont soupçonneux*, 'old people are suspicious.' If, however, several adjectives precede *gens*, and the one immediately preceding has no separate feminine form, then the other adjective will be masculine: e.g. *les vrais honnêtes gens sont ceux qui . . .*

26. *vous êtes déjà fatigués.* The participle being plural shows that several people are meant, and not merely his sister, to whom he is speaking.

Page 25.

2. *qu'il fait jour . . . Faire jour*, 'to be daylight;' so also *faire nuit*, 'to be dark.' This verb, if used reflectively, would imply the beginning of the action: as, *il se fait nuit*, 'it is getting dark.' The verb *faire* must also always be used to translate the verb 'to be,' when speaking of the weather: as, *il fait beau*, 'it is fine.'

4. *du moins* is a stronger expression than *au moins* would be. *Au moins* is generally used when the idea that follows is less forcible than that of the preceding clause: e.g. *si l'on n'est pas maître de ses sentiments on l'est* au moins *de sa conduite. Au moins* is also used in the sense of 'not less than:' as, *au moins un quart d'heure*, 'at least a quarter of an hour.'

7. *ce que veut le vieux, c'est.* The *c'* before *est* serves to emphasize the verb by summing up the subject into one word.

12. *rester fille. Fille* is used here in the sense of 'spinster,' in the same way *garçon* may be used for 'bachelor.'

Digitized by Google

23. ***n'en a pas pour longtemps***, 'won't last long.'

28. ***te passera devant le nez***, 'will slip from you, before your face.' The French make use of the word ***nez*** in many expressions where in English the word 'face' would be employed. This is especially the case in conversational French: e.g. ***rire au nez***, 'to laugh in a person's face;' ***nez à nez***, 'face to face;' ***il lui ferma la porte au nez***, 'he shut the door in his face.'

Page 26.

5. ***quand je devrais manger.*** ***Quand*** is here used for ***quand même***, 'even though it should cost me.' ***Manger*** is here used in its figurative sense of squandering money: e.g. ***il a mangé tout son bien***, 'he has run through all his property.'

17. ***rien que de juste***, 'nothing but what is fair.' ***Rien*** and ***quelque chose*** are always followed by ***de*** when standing before an adjective.

21. ***engraisse les gens.*** The verb ***engraisser*** is here used familiarly instead of ***enrichir***, 'to enrich.'

26. ***baissa le nez***, 'hung his head.' See note, p. 25, l. 28.

Page 27.

13. ***voici de quoi.*** ***De quoi*** is often uesd in the sense of 'means' (money) or 'the wherewithal': as ***j'ai de quoi vivre***, 'I have enough to live on.'

16. ***rester fille.*** See note, p. 25, l. 12.

21. ***des cent et des mille.*** Observe that ***cent*** does not take a plural ***s*** when it means an indefinite number of hundreds.

30. ***un remplaçant.*** See note, p. 14, l. 7.

Page 28.

1. ***j'aurais honte.*** See note, p. 7, l. 1.

8. ***c'est des Marchand.*** ***C'est*** is familiarly used here instead of ***ce sont.*** This form is colloquial, but not grammatical. Notice also that family names in French do not take the sign of the plural.

Page 29.

12. ***l'a trouvé bon***, 'approved of the plan.' The ***le*** here refers to the whole of the preceding sentence, and not to any given noun.

Digitized by Google

18. ***bien des défauts.*** ***Bien,*** when used in the sense of ***much*** or ***many,*** is always followed by ***de*** together with the definite article. ***Bien*** was doubtless originally considered as an adverb of affirmation, not of quantity, meaning 'certainly' and having no connection with the noun that followed, so that the article with *de* would be the ordinary partitive in the nominative or accusative case. The literal English would therefore be 'she certainly has faults.'

25. *plus qu'on ne trouverait.* The *ne* which is used here must always be employed before a verb which follows a comparative, unless the comparative clause be a negative one.

Page 30.

14. ***n'y regardait pas de si près,*** lit. 'did not look at it from so close quarters.' The *y* clearly refers to the expenses. Cf. ***regarder de loin,*** 'to look from a distance.'

Page 31.

1. 220 *litres* = 49 gallons. The *litre* in the French metric system equals about 1¾ pint; a *décalitre* = 10 litres; a *hectolitre* = 100 litres, or about 22 gallons.

32. ***non plus.*** Observe that ***non plus*** must always be used to translate the English word 'either,' when coming at the end of a negative clause.

Page 32.

19. *des royaumes à ses frères.* Napoleon having obtained the sovereign power in 1804, entirely abandoned the revolutionary spirit of equality, and lavishly distributed kingdoms and titles to his own relations and also to his leading politicians and generals. In 1805 he was recognized Emperor and King of Italy at the peace of Presburg, and subsequently made his brother Joseph King of Naples, and his brother Louis King of Holland; his stepson Eugène Beauharnais Viceroy of Italy, and his brother-in-law Murat Grand Duke of Cleves and of Berg. After defeating the Russians in 1807, Napoleon dictated the terms of the Treaty of Tilsit, and gave the kingdom of Westphalia to his brother Jérome

Digitized by Google

Joseph Bonaparte became King of Spain, and the kingdom of Naples was given to Murat. In 1810, after divorcing the Empress Joséphine, Napoleon married Marie Louise of Austria, whose infant son was proclaimed King of Rome. To reward the services of his friends, Napoleon was driven to revive feudal lordships outside France. Thus Berthier, his most indispensable minister, became sovereign prince of Neufchatel; Bernadotte, sovereign prince of Ponticorvo; Talleyrand, sovereign prince of Benevento. Out of Venetian territory were taken fiefs, to which were attached the title of duke. Besides the three sovereign princes mentioned above, Napoleon created four hereditary princes and thirty-one hereditary dukes, besides many counts and barons.

Page 33.

4. *manqué de se faire estropier*, 'very nearly got maimed.' See note, p. 14, l. 20.

23. *tantôt . . . tantôt.* See note, p. 4, l. 22.

25. *du moins.* See note, p. 25, l. 4.

31. *eussent posé leur paraphe*, 'had affixed their signature.' 'Paraphe' (abbreviation of 'paragraphe') denotes a signature with a flourish.

Page 34.

1. *se faire valoir*, 'to show their importance.'

8. *ne nous faisaient pas mauvaise mine*, 'did not receive us unkindly.' Notice the following uses of *mine: avoir bonne mine*, 'to have a pleasant face,' or 'to look well.' Notice also *faire bonne mine à mauvais jeu*, 'to put a good face on a bad bargain.'

14. *la procession* means here 'a religious procession.'

Page 35.

8. *la moutarde me montait au nez.* The word *moutarde* is here used as a colloquial metaphor to illustrate the flush of anger.

10. *canaille.* The termination *-aille* generally denotes a collective term (as, e.g., *volaille, valetaille, victuaille*), but the word

Digitized by Google

canaille is frequently used of individuals: *une pareille canaille*, 'such a brute.'

18. *écot*, 'bill.' (Gaelic *sgot.*) The English expression 'scot-free,' meaning 'no bill to pay,' probably owes its origin to this word.

30. *Colognot.* An inhabitant of Cologne.

—. *Auvergnat.* A native of the former province of Auvergne, now forming the *départements* of Cantal and Puy-de-Dôme.

Page 36.

5. *j'y allais de bon cœur*, 'I went to work with a will.'

13. *briquet.* The short sabre used by the infantry.

23. *se démenait comme un diable dans un bénitier*, lit. 'bestirred himself like a devil in a holy-water vessel,' *i.e.* fought like a tiger.

32. *durait depuis un quart d'heure* Translate *durait* by the pluperfect tense. In speaking of a past state still continuing, the French use a present tense where the English use a perfect: e.g. *il est ici depuis deux jours*, 'he has been here two days.' Similarly, when the past state extended up to a certain past moment, as in the sentence above, the French use the imperfect where the English use the pluperfect: e.g. *ils se connaissaient depuis leur enfance*, 'they had known each other since their childhood.'

Page 37.

8. *lui savait gré de*, 'was grateful to him for.' See note, p. 18, l. 23.

12. *au secours!* 'to the rescue!' There is here an ellipsis of the verb *venez*, which is common in all cries for help, hence the use of the preposition *à* with the definite article: e.g. *à l'assassin!* 'murder!' *au voleur!* 'stop thief!' *au feu!* 'fire!'

25. *ne demandait qu'à*, 'only asked to,' *i.e.* 'delighted in.'

Page 38.

12. *assistants* (from Lat. *adsistere*), 'bystanders.' The use of the word *assistant* in this sense is generally confined to the plural.

14. *plus d'une lieue.* A league = four *kilomètres*, i.e. about two

Digitized by Google

and a half miles. Roughly speaking, a *kilomètre*=five furlongs. Five miles=eight *kilomètres.*

22. *je ne devais plus le revoir.* See note, p. 22, l. 30.

23. *Eylau.* A small town in East Prussia, celebrated for the victory of the French over the Russians and Prussians in 1807.

27. *tu changes d'avis.* The verb *changer* when followed by *de* denotes a change from one thing to another of similar nature: as *j'ai changé de place,* 'I have changed my place;' *il changea de ton,* 'he changed his tone.' Notice that the *de* must in such cases be translated by an English possessive. The verb *redoubler* has a similar construction: e.g. *il redoubla de soins,* 'he redoubled his attentions.'

Page 39.

17. *ce serait difficile. Ce* is here used instead of *il,* because it relates to the preceding context *de vous dire pourquoi.* If the sentence were in its natural order, it would read thus: *Il serai difficile de vous dire pourquoi.*

Page 40.

1. *il allait faire chaud.* The verb *faire chaud* (to be warm) is here used figuratively in reference to fighting. Cf. note, p. 25, l. 2.

12. *le fond,* 'the pith.'

16. *ça m'était bien égal. Être égal,* with a dative of the person, is a very common French idiom, meaning 'to be a matter of indifference:' e.g. *si cela vous est égal,* 'if it is all the same to you.'

19. *n'entendait pas de cette oreille-là,* lit. 'did not hear with that ear.' This means 'was not going to stand that.'

25. *tripotée,* 'a drubbing.' This word is only used in familiar style.

26. *n'importe quoi.* See note, p. 22, l. 13.

Page 41.

1. *sentait la vieille pipe.* The verb *sentir,* in the sense of *to smell,* is both transitive and intransitive; here it is intransitive, meaning 'to smell of.'

7. *devons y rentrer.* See note, p. 22, l. 30.

Digitized by Google

12. *l'aigle française.* The word *aigle*, when it means *an eagle*, is masculine; but when used, as here, in the sense of a standard it is feminine.

16. *il y a quatorze ans*, 'fourteen years ago,' *i.e.* in 1792, when the French nobility emigrated in alarming numbers. As many as fourteen thousand French emigrants were in arms at that time round Coblentz, and their cause was warmly supported by Prussia and Austria.

29. *il me donnait toujours raison.* The word *raison* has here the same meaning as in the expression *avoir raison* (to be right); hence *donner raison à quelqu'un* would mean 'to give a decision in favour of some one.'

Page 42.

4. *Lannes*, etc. Before the Revolution, it was impossible for those who were not of noble birth to rise from the ranks. When this restriction was removed the enthusiasm of the soldiers was unbounded, and the many powerful coalitions which were formed against France, afforded splendid opportunities of military distinction to men who would otherwise have remained completely unknown. *Lannes*, who was instrumental in winning the battle of Montebello, and who took a prominent part at Marengo, Austerlitz, Iena, and Friedland, was the son of a keeper of livery-stables. *Murat*, the most dashing cavalry leader of the age, who married Napoleon's youngest sister, was the son of an innkeeper. *Masséna* (by transposition from *Manassé*), son of a Jewish wine merchant, one of Napoleon's most trusted generals, won, by his skill and bravery, the titles of Duke of Rivoli and Prince of Essling. *Soult*, who proved himself a formidable opponent to the Duke of Wellington in Spain, rose to be Duke of Dalmatia. *Bernadotte*, son of a Paris lawyer, reorganized the whole army during Napoleon's absence in Egypt, and afterwards became King of Sweden, under the title of Charles XIV. *Michel Ney*, proverbial for his bravery, specially distinguished himself in the retreat from Russia; whilst *Augereau* became Duke of Castiglione, and *Davoust*, Duke of Auerstädt and Prince of Eckmühl, as a reward for their brilliant services in the field.

13. *faisait aller chacun à la baguette.* The preposition *à* here

Digitized by Google

denotes the instrument used. Cf. phrases like *pêcher à la ligne*. *La baguette* must not be taken literally but figuratively to denote 'a masterful hand.'

Page 43.

12. *grand'chose.* This use of a feminine adjective without a terminal *e* is a relic of the old French, which used the same form for both genders in the case of adjectives derived from Latin words which were alike in their masculine and feminine. Most of the words before which *grand* is thus written are taken in a peculiar sense: e.g. *grand'chose*, 'much' (used only in negative sentences); *grand'route*, 'high-road;' *grand'mère*, 'grandmother;' *avoir grand'faim*, 'to be very hungry;' *grand'messe*, 'High Mass.' The apostrophe is, historically speaking, incorrect.

16. *ils tournaient le nez.* See note, p. 25, l. 28.

23. *battit le briquet*, 'struck a light.' The light would be obtained in the old-fashioned way, in vogue before the invention of matches, viz. by striking steel against flint.

Page 44.

1. *nous en avons bien vu d'autres.* There is here an ellipsis of some noun, such as *aventures*.

3. *frottés*, used familiarly for 'thrashed;' lit. 'rubbed.'

5. *ça.* See note, p. 14, l. 2.

10. *brosser.* Another familiar term synonymous with *frotter*, used a few lines above. The literal meaning of *brosser* is 'to brush.'

25. *au jeu des quatre coins.* A game played by five people, somewhat similar to the English game of 'post.' There being only four corners for five players, every change of position entails a risk of being caught.

Page 45.

8. *Weimar.* Capital of the Grand Duchy of Saxe-Weimar.

14. *Saale.* A river of North Germany which passes by Iena, Auerstädt, and Halle, and flows into the Elbe.

24. *ils nous feront passer le goût du pain.* The literal meaning

Digitized by Google

of this is, 'they will make the taste for bread pass from us.' A common popular euphemism used instead of the verb *tuer*.

27. *goulu*. This adjective gets its meaning from the word *gueule*, which denotes 'the mouth of an animal.'

30. *mangeaille*. Collective noun, derived from the verb *manger*. Cf. note, p. 35, l. 10.

Page 46.

12. *mettait pied à terre*. See note, p. 21, l. 9.

25. *le four chauffe*. Lit. 'the oven is getting warm.' A similar metaphor is found on p. 40, l. 1: *il allait faire chaud*.

29. *tout à l'heure*. See note, p. 18, l. 11.

Page 47.

7. *longue-vue*, 'field-glass.' When the adjective follows the noun *vue*, it means 'far-sightedness,' both in a physical and figurative sense: e.g. *avoir la vue longue*, 'to be far-sighted.'

15. *au moins*. See note, p. 25, l. 4.

18. *jeté à l'eau*. This is another popular expression for 'to kill.' See note, p. 45, l. 24.

19. *tirent depuis*. See note, p. 36, l. 32.

26. *jetés dans le précipice*. This again is a similar expression to *jeté à l'eau*. See note, p. 47, l. 18.

Page 48.

15. *à terre*. See note, p. 21, l. 9.

28. *servait de guide*, 'served as a guide.' Observe the following constructions of *servir*, *se servir de*, 'to use:' e.g. *je me servais de mon canif*, 'I was using my knife;' *servir à*, 'to be of use:' e.g. *cela ne sert à rien*, 'that is of no use;' *servir de*, 'to serve as:' e.g. *il servait de guide*, 'he served as a guide.'

31. *bien lui*, 'undoubtedly he.'

Page 49.

11. *j'ai entendu parler de vous*. There are four different ways of translating the verb 'to hear' in French: viz. (1) by *entendre:* as

Digitized by Google

j'entends sa voix, 'I hear his voice;' (2) by *entendre parler de:* as *avez-vous entendu parler de lui*, 'have you heard of him?' (3) by *apprendre:* as *où avez-vous appris cette nouvelle*, 'where did you hear that news?' (4) by *avoir des nouvelles de quelqu'un:* as *j'ai eu de ses nouvelles*, 'I have heard from him.'

13. *Hohenlinden.* See note, p. 17, l. 29.

22. *à quoi voyez-vous cela?* 'How do you see that?' See note, p. 8, l. 11.

24. *elle-même*, 'yourself.' The feminine singular form is used in reference to the word *Majesté.* The use of the third person is a more common form of address in French than in English, and is always expected from French servants in addressing their superiors: e.g. *monsieur veut-il me dire son nom?* 'Will you kindly tell me your name, sir?' *Madame a sonné?* 'Did you ring, ma'am?'

26. *longue-vue.* See note, p. 47, l. 7.

Page 50.

2. *dans cinq minutes.* There is a distinct difference in the use of *en* and *dans* before an expression of time. *En une heure* would denote the time occupied in performing an action, whereas *dans une heure* denotes that an action will begin in an hour's time from the moment of speaking: e.g. *je le ferais en une heure*, 'it would take me an hour to do it;' *j'y serai dans une heure*, 'I shall be there an hour hence.'

4. *il doit y avoir*, 'there must be.' See note, p. 22, l. 3(

7. *il mit pied à terre.* See note, p. 21, l. 9.

11. *emboîtons le pas*, 'we follow close on Toinet's heels.' This expression means, literally, to follow so closely that the foot of the man who follows is actually put down on the spot just quitted by the foot of the man in front.

13. *à une portée de fusil*, 'when within range.' *Portée* means 'reach,' 'range.' *A portée de la voix*, 'within hearing;' *à portée de la vue*, 'within sight;' *à portée de la main*, 'within reach.'

27. *couche en joue.* See note, p. 20, l. 10.

29. *raide.* This word, derived from Lat. *rigidus*, is also spelt *roide*, but always pronounced *raide.*

Digitized by Google

Page 51.

7. *à quatre lieues de là.* See note, p. 38, l. 14.

11. *aurait dû.* See note, p. 22, l. 30.

12. *quand il eut fini.* This tense (past anterior), the least used of French tenses, is found specially after temporal conjunctions: such as *quand, lorsque, aussitôt que, dès que.*

26. *fontes,* 'holsters' on each side of a saddle, to hold pistols.

30. *quand nous eûmes soupé.* See note above, p. 51, l. 12.

Page 52.

26. *un majorat,* 'entailed estate,' so called because the eldest son succeeds to it.

Page 53.

20. *patati et patata.* A word whose sound expresses it meaning. Translate 'and all the rest of it.'

23. *coups de fusil,* 'gun shots.' The word *coup* gives rise to many idiomatic expressions: such as *coups de soleil,* 'sunstrokes;' *un coup de coude,* 'a nudge;' *un coup de langue,* 'a taunt;' *un coup d'œil,* 'a glance' (and figuratively, a spectacle, aspect, view); *un coup d'épaule,* 'a help;' *un coup de griffe* (or *d'ongle*), 'a scratch.'

30. *la générale Chose ou la colonelle Machin,* 'the wife of General What's-his-name, or Colonel Thingumbob.' *Chose* and *Machin* are words used contemptuously, merely to denote the first name that occurs to one.

31. *Tuileries,* lit. 'the tileries.' The Royal Palace at Paris, constructed on the site of some tile works for Catherine de' Medici, and burnt by the Communists in 1871.

Page 54.

28. *comme dit l'ancien,* 'as has been said of old.'

Page 55.

23. *je ne devais plus lui parler,* 'I was destined never to speak to him again.' See note, p. 22, l. 30.

Digitized by Google

Page 56.

17. ***sur les bras***, 'on his hands.'

31. ***au fond de la mer***, lit. 'at the bottom of the sea.' Translate 'done for.'

Page 57.

18. ***capucins de cartes.*** Cards bent longitudinally to make them stand, and placed in a row so that the fall of the first brings down all the rest.

28. ***à coups de canon.*** See note, p. 53, l. 23.

Page 58.

1. ***je fais vœu de payer un chandelier d'argent***, 'I promise to present a silver candlestick.' Such votive offerings are common in Roman Catholic countries in commemoration of any miraculous escape.

15. ***avançaient toujours***, 'kept on advancing.'

Page 60.

10. ***huit ans plus tard.*** This would be in 1814, or one year before the final collapse at Waterloo, when one-third of France was conquered by the allied armies, and the number of invaders threatening Paris were three times more numerous than its defenders.

Digitized by Google

Digitized by Google

French Texts.

Edgren's French Grammar.
Edgren's Grammar, Part I.
Grandgent's Materials for French Composition. Five graded pamphlets.
Kimball's Materials for French Composition.
Storr's Hints on French Syntax, with exercises.
Houghton's French by Reading.
Heath's French Dictionary.
Heath's Fr.-Eng. Dictionary. (Part I. of the above.)
Super's French Reader.
French Fairy Tales.
France's Abeille.
De Musset's Pierre et Camille.
Lamartine's Jeanne d'Arc.
Souvestre's Le Mari de Mme. de Solange.
Souvestre's Un Philosophe sous les Toits.
Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier.
Historiettes Modernes. Vol. I. and Vol. II.
Sandeau's Mlle. de la Seiglière.
Mérimée's Colomba.
De Vigny's Le Cachet Rouge.
De Vigny's La Canne de Jonc.
De Vigny's Cinq Mars.
Victor Hugo's La Chute.
Victor Hugo's Bug Jargal.
Victor Hugo's Hernani.
Trois Contes Choisis par Daudet.
Daudet's La Belle-Nivernaise.
Choix d'Extraits de Daudet.
Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle.
Racine's Esther.
French Lyrics.
Corneille's Polyeucte.
Molière's Le Tartuffe.
Molière's Le Médecin Malgré Lui.
Molière's Le Bourgeois Gentilhomme.
Lamartine's Méditations.
Piron's La Métromanie.
Warren's Primer of French Literature.
Histoire de la Littérature Française.
Erckmann-Chatrian's Waterloo.
Sand's La Mare au Diable.
Beaumarchais' Barbier de Séville.
Histoire de la Littérature Française.

SPANISH.

Edgren's Spanish Grammar.
Ybarra's Practical Method.
Cervantes' Don Quixote.

ITALIAN.

Grandgent's Italian Grammar.
Grandgent's Italian Composition.
Testa's L'Oro e l'Orpello.

Very many other texts are in preparation.

D. C. HEATH & CO., Publishers,

BOSTON, NEW YORK AND CHICAGO.

Digitized by Google

GERMAN TEXTS.

Joynes-Meissner Grammar.
Joynes' Shorter Grammar. (Part I. of the above.)
Harris's German Lessons.
Harris's German Composition.
Sheldon's Short Grammar.
Babbitt's German at Sight.
Faulhaber's One Year Course.
Meissner's German Conversation.
Heath's German Dictionary.
Heath's Ger.–Eng. Dictionary. (Part I. of the above.)
Joynes' German Reader.
Deutsch's Colloquial Reader.
Boisen's Prose Reader.
Grimm's Märchen and Schiller's Der Taucher.
Leander's Träumereien.
Storm's Immensee.
Andersen's Bilderbuch ohne Bilder.
Andersen's Märchen.
Heyse's L' Arrabbiata.
Von Hillern's Höher als die Kirche.
Hauff's Der Zwerg Nase.
Ali Baba.
Onkel und Nichte.
Hauff's Das kalte Herz.
Novelletten-Bibliothek. Vol. I. and Vol. II.
Hoffmann's Historische Erzählungen.
Stifter's Das Haidedorf.
Meyer's Gustav Adolph's Page.
Chamisso's Peter Schlemihl.
Jensen's Die braune Erica.
Riehl's Der Fluch der Schönheit.
François' Phosphorus Hollunder.
Freytag's Die Journalisten.
Freytag's Aus dem Staat Friedrichs des Grossen.
Holberg's Niels Klimm.
Eichendorff's Taugenichts.
Lessing's Minna von Barnhelm.
Schiller's Der Taucher.
Schiller's Neffe als Onkel.
Schiller's Jungfrau von Orleans.
Schiller's Der Geisterseher, Part I.
Schiller's Ballads.
Goethe's Dichtung und Wahrheit. Books I.–IV.
Goethe's Sesenheim.
Goethe's Meisterwerke.
Goethe's Hermann und Dorothea.
Goethe's Torquato Tasso.
Goethe's Faust, Part I.
Heine's Die Harzreise.
Heine's Poems.
Gore's German Science Reader.
Hodges' Scientific German.
Wenckebach's Deutsche Literaturgeschichte. Vol. I., with *Musterstücke.*
Wenckebach's Deutsche Literatur eschichte. Vol. II.
Wenckebach's Meisterwerke des Mittelalters.

Many other texts in preparation.

D. C. HEATH & CO., Publishers,

BOSTON, NEW YORK, AND CHICAGO.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

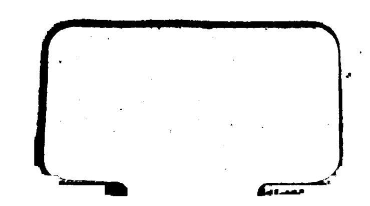
Digitized by Google

Digitized by Google

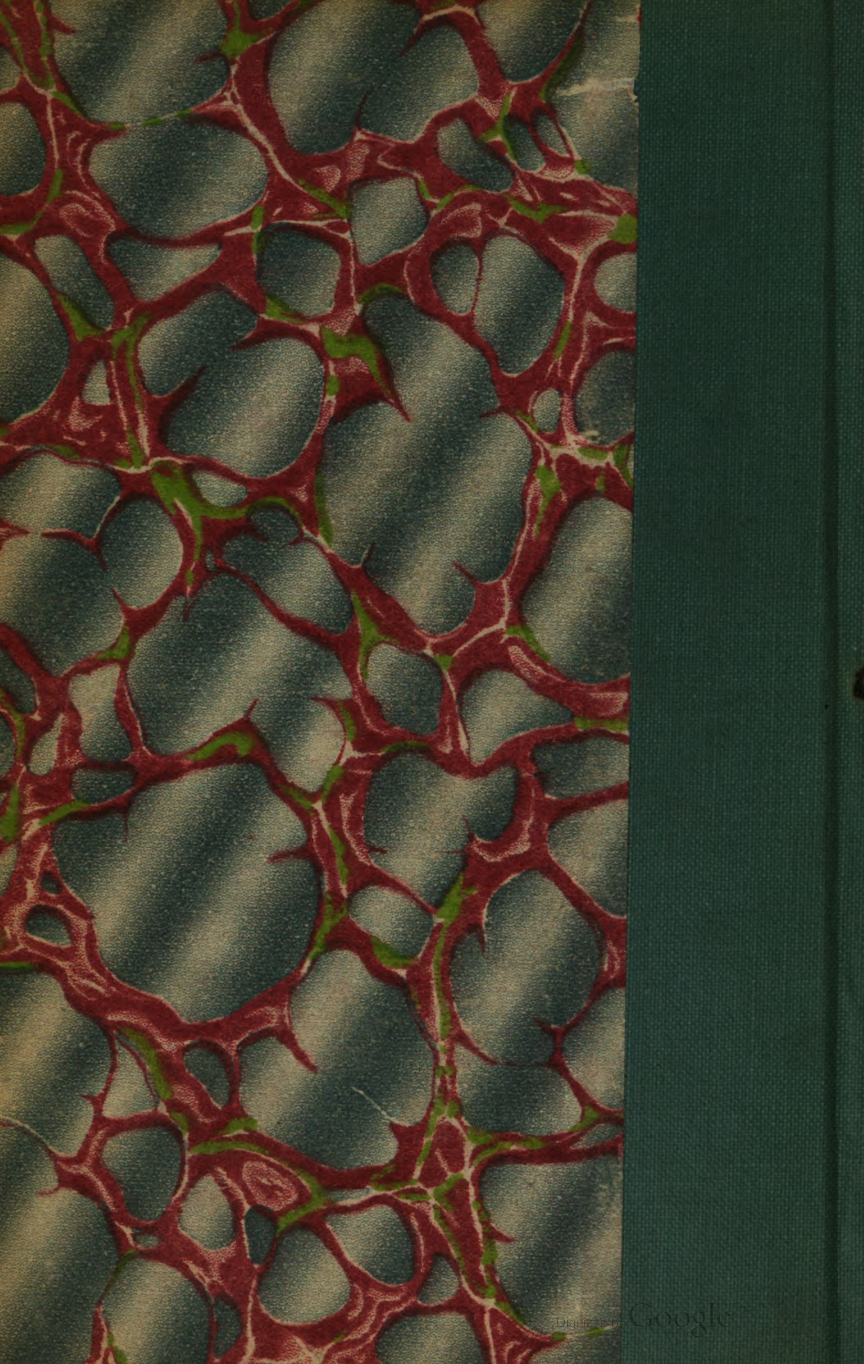
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google